

ASSOCIATION CULTURELLE

POUR LE

VOYAGE EN SUISSE

VOIR REVOIR RECEVOIR



Bulletin n° 23
2022

Illustration de couverture

Georg Aerni, *Schöllenen III*, 2021, impression jet d'encre pigmentaire, 150 x114 cm

© Georg Aerni, Zurich

© Tous droits réservés

Comité de rédaction

Ariane Devanthery, Claude Reichler, Laurent Tissot, Danièle Tosato-Rigo,

Rédactrice invitée: Julie Lapointe Guigoz

Mise en page du bulletin

réalisée par Madline Favre

© Association Culturelle pour le Voyage en Suisse,
Lausanne, 2022. Tous droits réservés

ISSN 2235-4689

ISSN 2235-5170

Sommaire

Expositions

VOIR, REVOIR

- Les voyages stéréoscopiques, entre tours virtuels et outils pédagogiques*
Daniela Vaj 3
- Le voyage à Muri*
Claude Reichler 9

Dossier Valais

RECEVOIR

- Avant-Propos : Une histoire de l'accueil touristique en Valais*
Julie Lapointe Guigoz 17
- L'hôtellerie Belle Époque, traces de papier*
Simon Roth 21
- La Vallée du Rhône : une revue aux origines de la promotion touristique cantonale*
Noémie Carraux 25
- Le Haut-Valais et ses hôtels, un Eldorado du tourisme de haute montagne*
Roland Flückiger-Seiler 33
- Un patrimoine perdu : les sanatoriums et cliniques de Montana*
Sylvie Doriot Galofaro 39
- Fionnay, premier fleuron touristique d'un «vallon béni»*
Julie Lapointe Guigoz 45
- Tête Noire en Trient : splendeur et misère d'un hôtel*
Jean-Charles Fellay 53
- Autrices et auteurs du dossier* 59

Chroniques

Histoires de guides

Les guides Baedeker, éducateurs des touristes

Edward Whymper, observateur du tourisme en Valais dans les années 1860

Ariane Devanthéry

61

Publications, comptes rendus, recherches

Marc Forestier, La vie épistolaire d'Henriette d'Angeville, vol. 1 : La

Reine du Mont-Blanc ; vol. 2 : Lettres à la famille David, Lajoux, éditions

Histoires du Haut, 2021.

Patrick Vincent

65

Vie de l'association

Visites guidées de l'été 2021

69

Procès-verbal de l'Assemblée générale 2020-2021

70

Liste des membres

76

Expositions

VOIR

Les voyages stéréoscopiques, entre tours virtuels et outils pédagogiques

Comment voyageait-on virtuellement au début du XXe siècle ? Qu'est-ce qui a précédé les interminables «séances diapos» imposées au retour des intrépides explorateurs ? La réponse tient dans le procédé de la stéréoscopie. Pendant près d'un siècle (1838-1930), cette technique facilita l'émergence d'un «tourisme en chambre», parallèle au tourisme Belle Époque en plein essor. Elle constitua surtout un support pédagogique destiné à ceux qui ne pouvaient pas voyager. Cet outil révolutionnaire pour l'époque, à la croisée du guide de voyage et du livre illustré, proposait à ses utilisateurs des images en trois dimensions grâce à un dispositif qui était un peu l'ancêtre du casque de réalité virtuelle. De plus, ces vues étaient géo-localisées sur des cartes : en somme, une sorte de Google Maps avant l'heure...

3

Inventé en 1838, le stéréoscope devint à la fin du XIXe siècle un bien de consommation de masse. «Pas de maison sans un stéréoscope !», «La merveille optique du moment !» étaient les slogans qui accompagnaient cette révolution. Science, technique et commerce faisait alors bon ménage et la stéréoscopie vivait son âge d'or. Les voyages devinrent rapidement l'un des thèmes de prédilection des éditeurs de coffrets stéréoscopiques.

Au début du XXe siècle, la pédagogue américaine Mabel Sarah Emery (1859-1932) est mandatée par l'éditeur *Underwood & Underwood* aux fins de rédiger un guide pour le set consacré à la Suisse, dans le cadre de la collection basée sur l'*Underwood Travel System*. Le coffret qui est alors réalisé, *Switzerland through the stereoscope; a journey over and around the Alps*, symbolise l'intérêt grandissant pour les Alpes et permet d'expérimenter une sensation d'immersion dans l'espace grâce à une étroite interconnexion entre texte, carte et photographie. Il est composé d'un guide, de 11 cartes géo-localisées et de 100 stéréophotographies montées sur des cartons et portant au verso les légendes imprimées en six langues. Le système de cartes, interconnectées aux images et aux textes, est l'élément le plus novateur de l'*Underwood Travel System*. Au-

delà du but déclaré de ce voyage, à savoir l'admiration des paysages alpins, le choix des images et leur description offrent une vision riche et diversifiée de la Suisse, dans laquelle tradition et modernité semblent cohabiter en harmonie. L'auteure maîtrise parfaitement le langage indispensable pour accompagner de façon immersive les voyageurs virtuels, en exploitant l'interconnexion entre les différents médias. Pourtant, elle n'a probablement jamais foulé le territoire helvétique !

Ce parcours à travers les Alpes est mis à l'honneur dans le cadre d'une exposition présentée aux Arsenaux de Sion du 30 juin au 22 octobre, *Les Alpes au stéréoscope*, réalisée par la Médiathèque Valais et le Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne de l'UNIL (CIRM), avec la collaboration de l'ACVS. En parallèle une exposition virtuelle, dernière production du projet Viaticalpes, *Les Alpes en 3D. Un voyage virtuel à travers la Suisse et le Massif du Mont Blanc...en 1900*, est disponible sur la Plateforme paysage de l'UNIL à l'adresse : <https://voyagestereoscopique.ch>

Daniela Vaj

Suivons Mabel Sarah Emery dans deux sites valaisans

Position 63. *Le sommet du Mont Rose (4638 m.) vu du Gornergrat ; lieu de naissance du puissant glacier du Gorner*



Fig. 1: Stéréophotographie 63 – « Summit of the Mt. Rosa (15,217 feet), from Gornergrat, birthplace Gorner Glacier », voir Emery, 1901 (collection particulière).

« La partie la plus élevée de la montagne n'est pas, ainsi que nous pourrions le supposer, ce pic fort effilé situé juste en face de nous, mais le pic décheté et plus arrondi que nous apercevons à notre droite, là où cessent les nuages. Le sommet actuel de la montagne est un tout petit plateau sur lequel deux personnes peuvent à peine se tenir en même temps. [...] Il est fort intéressant de comparer ce que nous voyons actuellement avec ce que nous trouvons sur la carte (Fig. 2). Elle est absolument exacte en ce qui concerne les indications qu'elle nous fournit sur les positions relatives de ces rochers et de ces coulées de glace. Voyez-vous ce noir îlot au milieu des neiges, juste au-delà de la tête du guide ? La carte lui donne le nom de *Ob dem See*. Ces noires falaises déchetées qui se dressent plus en haut sur la montagne, constituent, ainsi que l'indique la carte, le *Jägerhorn*. Ce coude arrondi de la montagne, qui fait saillie sur la neige, juste au-dessus du glacier à l'ouest (à notre droite), et dont nous avons vu une partie, de notre dernière position, est le *Plattje*. Il vaut la peine de s'attarder un peu ici pour établir une comparaison entre la carte et ce que nous voyons. Si nous nous rapportons en outre à l'échelle de la carte, nous pourrions obtenir une idée fort claire des distances et des directions, aussi bien que de l'apparence des montagnes elles-mêmes. Nous pouvons, d'ici, retourner à Zermatt en une

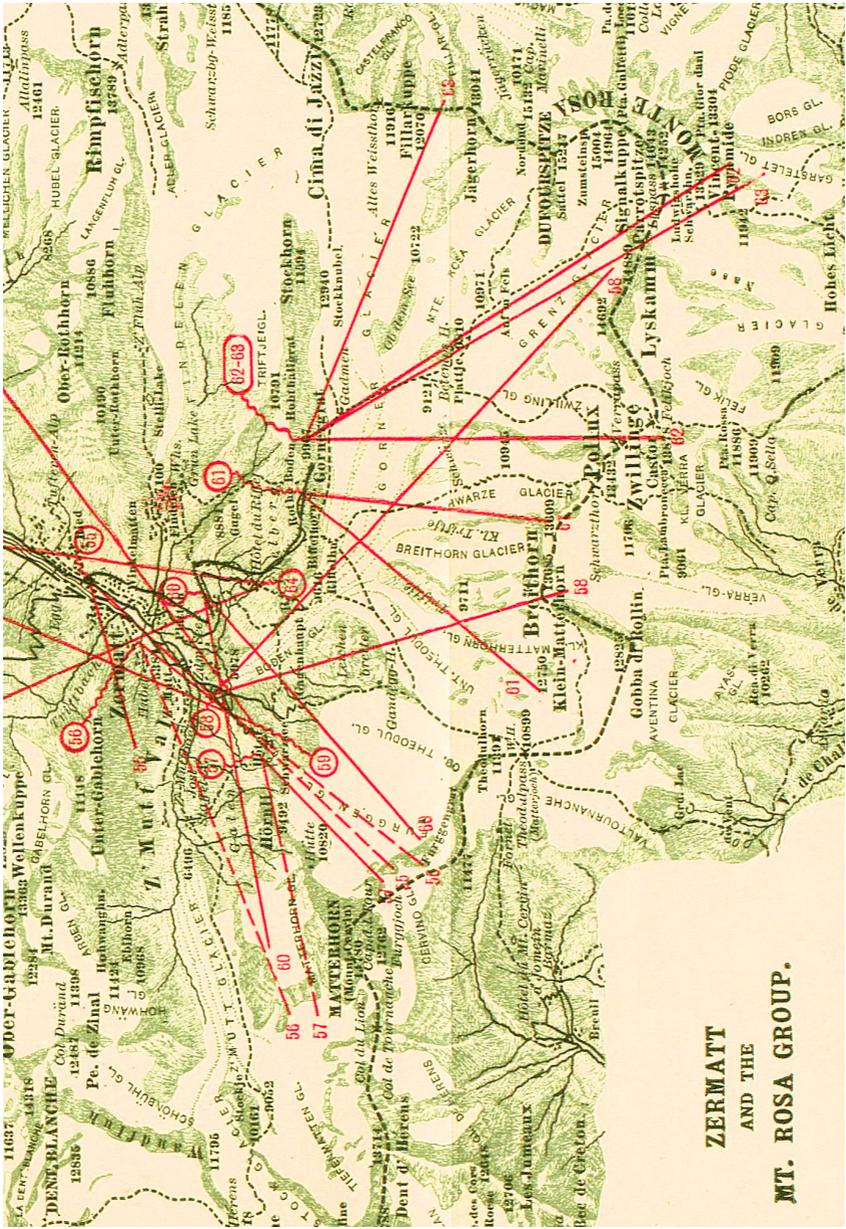


Fig. 2: Carte : «Zermatt and the Mt. Rosa Group», détail, voir Emery, 1901 (Viatimages / Bibliothèque nationale suisse)

heure et demie. Au cours de notre descente, nous devrions nous arrêter quelques instants un peu au-dessus du Grand Hôtel de la Riffelalp, pour regarder au nord dans la direction de la vallée de la Viège. Vous vous rappelez que nous avons déjà vu la vallée du haut du Lac Noir (Stéréogramme N° 59) et que nous avons contemplé la haute muraille montagnaise qui se dresse au-dessus de la rive orientale de la Viège.»

Position 68. Sion : ses maisons et ses châteaux du moyen âge, dans la vallée du Rhône (Fig. 3)



Fig. 3: Stéréophotographie 68 – « Sion with its medieval Homes and Castles, Rhone Valley », voir Emery, 1901 (Viatimages / Bibliothèque nationale suisse)

«Les bons vieux temps nous apparaissent comme fort pittoresques, lorsque nous les envisageons à l'aide de notre imagination : il se peut que, lorsque nous les apprécions ainsi, nous ne songions qu'aux chevaliers, écuyers et belles dames vivant en toute sûreté dans les châteaux. Nos pensées se reportent rarement aux hommes qui travaillaient aux champs ou à ceux qui, par exemple, construisirent ces murailles, qui péchèrent dans cette rivière et qui se dirigeaient péniblement par les cols montagnaux entre leur ville et l'Italie, pour en rapporter les objets de luxe exigés par les châtelains. Aujourd'hui même, l'existence est assez dure pour la masse du peuple, mais, à cette époque, on ne tenait guère compte des pauvres gens ; pour leurs maîtres, les gens du peuple ne représentaient que du bétail dont la valeur était estimée en proportion des services rendus et dont la seule fin était de rendre la vie plus agréable aux gens de haute lignée. On ne peut guère

se prononcer aujourd'hui sur la somme de plaisir que les nobles tiraient de leurs querelles empreintes de férocité. Il nous semble que ces gens avaient plus que leur part de la tragédie humaine, quand nous les voyons obligés de s'emprisonner sur la falaise la plus élevée du pays, afin de se protéger contre leurs plus proches voisins. Que l'on y réfléchisse et on se rendra compte de la révolution accomplie par le temps. Nous comblons nos villes modernes de falaises artificielles hautes de vingt étages, où les hommes cherchent non à s'isoler mais au contraire à se rapprocher le plus possible les uns des autres, afin de jouir en commun du chauffage, de l'éclairage, des moyens de communication et de transport. Aux temps passés, les hommes se retranchaient sur les cimes des montagnes, afin d'éviter leurs semblables ; aujourd'hui, ils élèvent des montagnes, pour vivre ensemble. Il serait intéressant de se promener par les rues de la ville, car ces vieux bâtiments sont fort pittoresques, vus de près. La population de la ville est de 6 000 âmes aujourd'hui, et il y a un petit ruisseau qui coule le long d'une rue, au fond d'un canal recouvert de traverses en bois. Aux yeux de ce garçonnet que nous apercevons, tout cela est aussi naturel que les rues que vous connaissiez, à son âge, dans un entourage beaucoup moins poétique. Peut-être rêve-t-il d'aller au-delà de cette montagne, vers l'est, ou de se rendre à Vienne où les gens font fortune. Peut-être s'embarquera-t-il à Hambourg, pour aller en Amérique, ainsi que ses cousins l'ont fait avant lui. Il s'étonne sans doute de ce que nous venions de très loin pour admirer ces vieux châteaux sur les hauteurs.»

Référence bibliographique

M. S. Emery, *Switzerland through the stereoscope; a journey over and around the Alps*, New York, London, Underwood & Underwood, 1901

Expositions

Les Alpes au stéréoscope, Les Arsenaux, Sion, 30-juin – 22 octobre 2022

Conception de l'exposition et livret d'accompagnement : Daniela Vaj ; scénographie : MAG et Joakim Gorret

Exposition virtuelle : <https://voyagestereoscopique.ch>

Les Alpes en 3D. Un voyage virtuel à travers la Suisse et le Massif du Mont Blanc en 1900, réalisation Daniela Vaj, Christian Kaiser et Manuel Bröchin.

REVOIR

Le voyage à Muri

En mémoire de Michel Butor

Ce matin de mi-juin, vous avez pris le train pour vous rendre à Muri. Dans votre géographie mentale, Muri est situé quelque part au centre de la Suisse, plus exactement au centre du plateau suisse, selon l'expression consacrée, entre Alpes et Jura. Vous avez changé de train à Berne, puis, passant par Olten et Aarau, admirant le cours de l'Aar et les villes historiques qui le jalonnent, vous avez pris, à Brugg, une correspondance sur le réseau des RER locaux. Vous avez alors traversé une succession de villages industriels, les silos qui les flanquent et les hangars, cimenteries, fabriques, parcs de voitures et de véhicules agricoles, entreprises technologiques, dépôts d'import-export, qui jalonnent la voie de manière ininterrompue ... Sur les routes que côtoie le train, sur les deux autoroutes qu'il croise, sur les lignes ferroviaires elles-mêmes que des convois chargés de containers colorés parcourent à bonne vitesse, l'intensité de la circulation donne le tournis.

Vous observez les habitations, les petites villas serrées les unes contre les autres, séparées par leurs jardinets. Sur les pentes des collines lointaines ont été construits des bâtiments de deux ou trois étages avec de grandes terrasses – un habitat résidentiel caractéristique des populations des périphéries urbaines recherchant l'ensoleillement et la vue dégagée. Vous apercevez des clochers, des cœurs de villages, sans pouvoir distinguer dans l'éloignement les églises et les maisons anciennes. Parfois un champ cultivé, un bout de forêt et, sur les reliefs, une ferme ou une maison de maître ont survécu parmi les entrepôts et les voies de circulation, sur des espaces souvent étroits témoins de l'histoire de ce pays agricole, dont vous comprenez que la mutation industrielle, commencée à la fin du XIXe siècle, s'est accélérée durant les dernières décennies. Mais, vous l'éprouvez maintenant plus qu'en d'autres moments, en ce jour pris dans une vague de chaleur et une sécheresse, lors d'un épisode de canicule précoce qui n'a jamais encore été observé dans cette région du monde, cette activité presque effrénée, cette transformation rapide des paysages, et de fait leur gâchis, couvrent le cœur et la pensée d'un sombre nuage.

À l'approche de Muri, le paysage change. La modification industrielle semble s'être arrêtée. Derrière la vitre défilent maintenant de grands champs, sur

les collines vous apercevez de vraies forêts, hêtres et sapins mêlés. L'espace s'élargit, et vous admirez, dans la lumière du matin encore joueuse, toutes les nuances du vert, et les blés tournant doucement à l'or.

La gare de Muri est à peu près déserte et, lorsque vous aurez traversé la route cantonale, vous emprunterez cette rue qui monte, en face, droite, vide, dans la chaleur devenue sensible après la climatisation confortable du train. Quelques minutes plus tard vous êtes arrivé : Marktstrasse, au centre du village. Voici l'ancien couvent, sur la gauche, immense, aux longues façades blanches, avec son église de style baroque que vous visiterez plus tard. Les bâtiments fraîchement restaurés abritent un centre culturel, le Singisen Forum, où se trouve le musée Caspar Wolf, inauguré en 2019.

* * *

Là se trouve l'exposition «Grand Tour Caspar Wolf» que vous êtes venu voir. Peter Fischer, historien de l'art et curateur, avait proposé à une vingtaine d'artistes de travailler sur les lieux, les objets et les thèmes de l'œuvre paysagère de Wolf. Le musée Caspar Wolf et la fondation Murikultur ont accueilli pour quelques mois les travaux sortis de leurs cerveaux inventifs, de leurs ateliers, et d'abord de leurs voyages. Car, vous l'avez appris, chacun a fait le voyage de Muri, dans ces paysages du *Freiamt* argovien de plaines et de douces collines, dont Wolf a aimé la beauté paisible et comme inaltérable. Mais aussi, sur les pas du peintre, chacun a fait un tour dans la Suisse centrale : qui dans les hautes vallées, près des glaciers, qui dans les grottes, et d'autres au pied des cascades ou retrouvant les routes des cols.

Vous avez commencé par visiter le musée lui-même, dans lequel était exposée une partie des œuvres. À vous qui connaissez Caspar Wolf, qui admirez son extraordinaire série de cent cinquante tableaux de paysages peints dans les années 1770 pour l'éditeur bernois Abraham Wagner, ses gravures aquarellées si fraîches et si justes accompagnant les huiles et ouvrant les esprits et les cœurs à la découverte enchantée des hautes Alpes, à vous qui avez écrit, il y a plus de vingt ans maintenant, dans un mouvement d'enthousiasme intellectuel et de proximité de sentiment, un texte qui a marqué une pierre milliaire dans votre réflexion sur le paysage, – il n'était pas indifférent de venir à Muri, le village de la naissance du peintre, de son travail et de ses fréquents séjours. C'est pourquoi vous vous êtes attardé dans le musée pour revoir ses œuvres, appréciant l'organisation des salles et l'accrochage, la justesse des explications historiques et des commentaires, l'élégance et l'exactitude de l'ensemble.

Il ne sera pas facile, aviez-vous pensé, de faire cohabiter des œuvres contemporaines avec les paysages d'il y a 250 ans. Dès les premières vues de la

galerie et des salles, le pari du curateur vous a paru gagné : par la rigueur des choix, la justesse des voisinages, une certaine discrétion dans l'affirmation. Devant la profusion des œuvres, vous avez compris que vous ne pourriez en parler que d'une manière personnelle, vous fiant à une chimie faite d'attirances et de questionnements. Ne pas tout aborder, accepter l'incomplétude sans émettre de jugement ; raconter cette visite comme une histoire.

Dès l'entrée, Georg Aerni, un artiste zurichois reconnu, donne à voir de grandes photographies des sites dessinés par Wolf : le Kleintitlis, le col du Grimsel, la vallée d'Andermatt, les Schöllenen gardiennes du Pont du Diable, aujourd'hui traversées par une double route plus le chemin de fer (Fig. de couverture). Le regard du photographe est aimanté par la roche, les grands à-plats et les cassures nettes du granit, ses gris lisses que la lumière caresse. Il capte l'unité des tons entre les pierres qui forment l'arche des ponts et la paroi rocheuse, il dégage de l'ensemble l'appareil émouvant du vieux pont, il s'attache à la matérialité que le peintre ne pouvait pas nous faire toucher par la peinture ou la gravure, mais qu'il avait ressentie et dont vous savez que ses esquisses sur carton, saisies sur le motif, vite, avec des huiles qui se figeaient dans le froid, gardent encore la trace. Vous admirerez plus loin d'autres photographies de roches prises par Aerni, leurs morphologies contrastées, les couleurs saisies avec précision, les mousses et les herbes qui s'accrochent, l'érosion qui écroule les masses et change les formes, rendues palpables.

Les mêmes lieux ont été visités par d'autres artistes ; eux aussi vous entraînent dans leur voyage. Voici, à côté des toiles de Wolf, le Grimsel, et plus loin la Grotte du dragon de Chantal Quéhen. Les parois massives, brutales, du Grimsel, couleur anthracite, communiquent un désarroi profond, comme devant un monde infernal devenu visible, remonté de son four dans des temps immémoriaux, — alors que les roches couleur sépia de la *Drachenhöhle*, près de Stans, s'ouvrent à la lumière, aux étagements des lointains (Fig. 2). En fait, ce ne sont pas là des *vues*, mais des structures géologiques et des constructions perspectives rendues visibles par la technique qu'a adoptée l'artiste, ces papiers déchirés aboutés l'un à l'autre dont les bords laissent advenir des liserés de lumière, avec derrière eux des trouées profondes, des lacs de blanc, des sinuosités éclatantes.

Chantal Quéhen est une magicienne du papier et du livre d'artiste – vous le saviez car vous êtes venu à Muri, aussi, pour voir ses travaux, et vous allez le vérifier dans cette maison de deux étages au milieu d'un parc (*Kunsthaus Villa Wild*), l'autre lieu où sont regroupées le plus grand nombre des œuvres de l'exposition. Vous retrouvez dans une salle de coin un ensemble de dessins de fleurs de petit format épinglés au mur, avec les courts poèmes qui les accompagnent. Les uns et les autres forment la matière de *L'Herbier éphémère*, le livre d'artiste posé sur la table, à côté d'un autre où l'artiste évoque ses pérégrinations. Cueillies au



Fig. 2: Chantal Quéhen, *Die Drachenhöle*, 2021 (© Chantal Quéhen, Yverdon-les-Bains)



Fig. 3: Andrina Jörg, *Paranatur Forschungslabor Gletsch, Wolfgewächse*, 2020 (© Andrina Jörg, Baden)

printemps, les fleurs, les feuilles, les tiges ont été pressées sur le papier, de sorte que leur suc et leur sève, leurs larmes et leurs humeurs, le colorent en y déposant une empreinte précaire et comme flottante, aux teintes passées. Vous aimez cette botanique du rêve qui rend hommage aux herborisations du siècle de Wolf, aux bonheurs des Haller et des Linné, des Rousseau même, – dont l'artiste a su écarter la compulsion de classement au profit d'une poésie des choses incertaines, de la mélancolie d'une musique de carrousel et de temps qui passe.

Ce temps, vous auriez voulu le consacrer plus longuement aussi à d'autres artistes dont vous avez aimé les œuvres. Juxtaposés de pièce en pièce et d'un étage à l'autre, y compris la cave d'où monte le bruit formidable d'une cascade, tous les registres sont présents dans cette maison bourgeoise et fantasque comme un tableau de Paul Delvaux, décrépète mais sauvée de l'abandon par un projet artistique avec lequel elle partage son grain de folie. Quelle découverte, sur le toit du garage, ce jardin merveilleux qu'a fait pousser Andrina Jörg, et le parterre coloré qu'elle a disposé dans le parc ! Vous avez vu de salle en salle plusieurs photographies des jardins qu'elle a installés en divers lieux, en Argovie et ailleurs en Suisse alémanique, tous ces travaux qu'elle rassemble sous le nom de *Paranatur*, les rapportant à une entreprise de long terme, le *Paranatur Forschungslabor* (laboratoire de recherches sur la paranature), accumulant des objets hétéroclites collectés sur les rayons des temples de la consommation que sont les supermarchés : gants de jardins, brosses à vaisselle, cuillères en plastique, accessoires de coiffure, gobelets de pique-nique, formes orthopédiques ... Il était juste que le bureau sis à l'étage supérieur de la Villa soit consacré à ce projet bourgeonnant, à ce discours parallèle imitant le langage scientifique, à cet humour à la fois joueur et sérieux, profondément questionnant, avec des minuties à la Robert Walser.

Andrina Jörg a installé sur le plateau de Gletsch, là où s'avancéait, menaçante, au temps de Wolf, la langue terminale du glacier du Rhône, un jardin de ces choses improbables qu'elle a nommé *Paranatur Forschungslabor Gletsch – Wolfsgewächse* (plantes de Wolf) (Fig. 3). Cela forme un éden léger et délicat de fleurs, d'herbes et de pousses, de champignons aux vives couleurs, mêlés aux végétaux rugueux du sol naguère glaciaire et reflétés dans les flaques d'eau. Cela invente de nouvelles espèces, ensemece l'imagination, mais inocule aussi dans le monde botanique un charme équivoque.

Mais vous avez constaté aussi qu'exposent dans la Villa des artistes eux-mêmes savants (Andreas Weber, George Steinmann, Moritz Hossli) qui ont accumulé les preuves de la folie des hommes, du péril dans lequel ils ont jeté leur monde et leur espèce, s'agissant par exemple des glaciers qui fondent misérablement, ces glaciers somptueux quand Wolf les contemplait, auprès desquels il s'asseyait sur un pliant pour dessiner, ouvrait précautionneusement ses godets à demi remplis d'une mixture huileuse et déposait sur le carton tenu sur ses genoux la blancheur des neiges, les reflets bleus des glaces, la blondeur des roches sous le soleil, tandis que son chien patientait, philosophe, auprès de lui. Vous a donné à penser le fait que ce sont des hommes (*Männer*), ces artistes qui ont pris en charge avec tant de sérieux la dénonciation et l'alerte dans leurs vidéos, installations didactiques et présentation d'archives. Comme ils ont raison, vous êtes-vous dit, et comme il est nécessaire de mettre encore et encore devant nos yeux l'urgence climatique. Certes vous irez, au retour du voyage, sur le site internet du Grand Tour Caspar Wolf, regarder plus longuement les vidéos et les textes pour lesquels le temps vous a manqué. Mais en quittant la Villa Wild et son parc pour la gare proche, vous voudriez garder encore en mémoire, viatique pour le retour encombré qui vous attend, ces quelques œuvres féminines qui ont été pour vous des dons reçus avec joie, de vives propositions, jeux sérieux et œuvres d'un art libre.

14

Vous vous souviendrez des images créées par Victorine Müller, qui a fait de son corps un élément du paysage, et, nymphe des courants et des roches, s'est assise dévêtue dans la cascade ou sur la roche à côté de l'eau bondissante, s'est allongée sous une anfractuosité du rocher, dissimulée parmi les pierres et les mousses. Ses jambes sont nues, et le haut de son corps recouvert de feuillages, de fougères, comme une longue chevelure qui masque son visage. Elle est femme et végétal en même temps, dans une métamorphose qu'elle revit au cours de nombreuses performances. Ici, à Muri, jouant avec la référence au paysage wolfien teinté de romantisme, elle s'est faite présence à l'élémentaire, dialogue silencieux avec le monde.

Vous vous souviendrez aussi des trois jeunes femmes rieuses et désinvoltes qui ont interprété le Grand Tour littéralement, sous le titre de *Ciao Tour*. *Ciao*, certains de vos amis l'ont pratiqué, c'était ce vélomoteur italien, très simple d'usage et pouvant atteindre les 30 km/h, qu'ont adoré les adolescents jusque dans les années 1990. Les trois artistes-actrices, un peu rajeunies, remontant à leur façon le temps, ont filmé leur voyage sur leurs Ciao, pérégrinant avec rires et sourires d'un lieu wolfien à l'autre. Vous n'oublierez pas, dans la villa, la chambre d'ado qui témoigne de cet heureux temps : débordante, désordonnée, peluches sur le lit

et cartes postales au mur, un ordinateur portable ouvert sur la table ; sur l'écran, parmi les pétarades de moteurs, vous les avez regardées faire leurs trois petits tours – et puis s'en vont ...

Ces remémorations allègeront votre anxiété ; elles rendront plus supportable l'énorme différence qui sépare du nôtre, bruyant, colonisé et surexploité, le monde de Caspar Wolf avec ses paysages encore virgiliens, ses alpages déserts, ses glaciers sublimes et ses cascades vierges (de touristes).

Claude Reichler

Exposition

« Grand Tour Caspar Wolf », Eine virtuelle Kunstreise durch die Innerschweizer Alpen
250 Jahre nach Caspar Wolf, Museum Caspar Wolf / Singisen Forum und Kunsthaus
Villa Wild, Muri.

23 avril – 7 août 2022

Curateur et éditeur du catalogue : Peter Fischer

Site internet : www.grandtourcasparwolf.ch

15

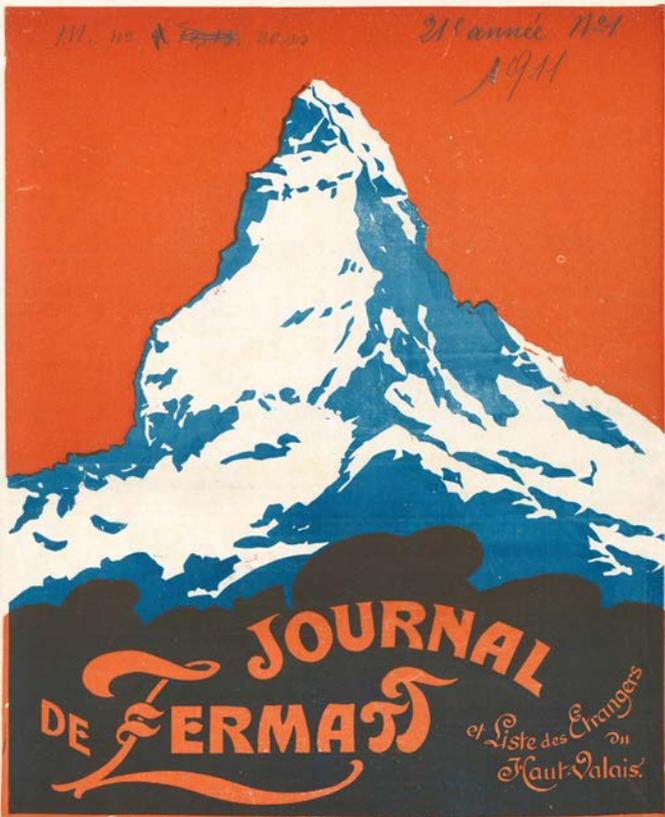
Références bibliographiques

Claude Reichler, « Der Maler in seiner Landschaft », in *Caspar Wolf. Ein Panorama der Schweizer Alpen*, Stefan Kunz, Claude Reichler, Hugo Sutter, Beat Wismer, Aargauer Kunsthaus Aarau, 2001 (traduction allemande Daniel Cuonz).

Texte français : « Le peintre dans son paysage. Les Vues remarquables des montagnes de la Suisse de Caspar Wolf », *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg éditeur, 2002.

Golay Fils & Stahl FINEST WATCHES & JEWELRY ●●
Genève ● Horlogerie et Bijouterie 1^{er} choix.

Zermatt ●● Hôtels Schweizerhof, National-Terminus et Bellevue ●● Zermatt



Mont-Cervin, Victoria, Mont-Rose,
Bulet de la gare; Rifflap. Lac Noir

Zermatt. HOTELS SEILER

CACAO

Suchard

LE DÉJEUNER
PAR
EXCELLENCE

Journal de Zermatt et liste des étrangers du Haut-Valais, un des symboles (non-numérisé) de cet univers cosmopolite de la Belle Époque (Médiathèque Valais-Sion)

Dossier Valais

RECEVOIR

Avant-Propos

Une histoire de l'accueil touristique en Valais

Dans l'édition de 1859-1861 du *Dictionnaire géographique et statistique de la Suisse*, l'article sur le Valais nous apprend, sans grande surprise, que le canton, par sa nature et son étendue, est caractérisé par une faible densité de la population et compte environ 80'000 habitants. Les neuf dixièmes du territoire, considérés comme « l'Himalaya de l'Occident », sont couverts de glaces éternelles, de rochers nus, de gorges sauvages, d'effrayants précipices ou de torrents dévastateurs¹. Comparé à une « île escarpée soulevée au sein du monde civilisé », le Valais est identifié, toujours selon le même ouvrage, comme une région ayant un mouvement commercial faible, une agriculture quasi autarcique et une industrie qualifiée d'insignifiante. Ainsi présentée, la contrée valaisanne apparaît vraisemblablement hostile et inhospitalière. Son attractivité touristique est alors difficile à imaginer. Et pourtant, les étrangers y font halte. Des voyageurs sillonnent déjà le canton et des scientifiques l'explorent, de Saint-Gingolph au glacier du Rhône. Les alpinistes l'arpentent et les auteurs romantiques le dépeignent sous toutes ses coutures. De lieu de passage obligé entre le nord et le sud du continent, le Valais devient un massif alpin à conquérir. Les vallées de Saas, Zermatt et Trient, proches des grands sommets du Cervin et du Mont-Blanc, s'offrent comme terres d'accueil aux premiers touristes.

Dès les années 1860, stimulé par la construction de la ligne de chemin de fer dans la plaine du Rhône, dont le premier tronçon entre le Bouveret et Martigny est inauguré en 1859, le trafic voyageurs s'intensifie et le nombre de touristes augmente. Les héberger devient petit à petit une activité commerciale

1. MARKUS LUTZ, *DICIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE-STATISTIQUE DE LA SUISSE*, TR. ET REVU PAR J.L.B. LERESCHE. REVU POUR CE QUI CONCERNE LA SUISSE ROMANDE PAR J.-L. MORATEL, VOLUMES 1 à 2, 1859.

et favorise l'apparition de stations dites de première génération ou « stations-villages ». Champéry, Finhaut, Saxon, Salvan, Champex, Fionnay, pour ne citer qu'elles, se métamorphosent et font place à la construction de pensions familiales et à l'édification d'établissements hôteliers. Initiées par des acteurs locaux, souvent impliqués dans la sphère politique communale et la vie économique du lieu, ces entreprises immobilières nécessitent des investissements colossaux pour l'époque. Si l'espoir de réaliser un gain financier ou une nouvelle source de profit encourage l'offre d'hébergement à se développer, cette dernière s'appuie inévitablement sur une pratique de prix élevés. La rudesse de l'hiver valaisan reste encore à dompter et dans la grande majorité des cas, les hôtels ouvrent leurs portes durant une courte saison comprise entre juin et octobre. Jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres, leur fréquentation se limite aux classes élitaires de la bonne société et les hôtels sont des lieux de rendez-vous mondains en été.

À partir des années 1880, « l'invasion des étrangers » engage les promoteurs de l'hôtellerie valaisanne dans une course folle à l'amélioration de leurs infrastructures et de leurs facilités de logement. Les pensions se transforment en hôtels de première catégorie ou « maisons de premier ordre » et leurs façades s'imposent dans le territoire : l'Hôtel de la Tête Noire à Trient, le Grand Hôtel de la Pierre à Voir au-dessus de Martigny, l'Hôtel du Grand Combin à Fionnay, l'Hôtel Bellevue à Saas Fee. Les clichés de ces anciens établissements, rassemblés pour l'occasion dans ce dossier, parlent d'eux-mêmes.

Lorsqu'il rédige le premier numéro de *La Vallée du Rhône : journal illustré des stations du Valais*, le 15 juin 1903, Jules Monod (1860-1928) insiste sur le rôle de cette nouvelle revue dans la promotion et la mise en valeur du canton du Valais :

Notre but est donc de créer un journal qui, sous une forme littéraire et avec l'aide des procédés les plus modernes de l'illustration, fasse de plus en plus connaître et apprécier les beautés superbes, les avantages climatériques, les ressources naturelles ou acquises du canton du Valais, cette Suisse dans la Suisse.

Il écrit également que les étrangers qui seront attirés en Valais ne pourront qu'en être admiratifs et reconnaissants. En tenant ces propos, Monod véhicule une image forte et emblématique du canton, il transmet un message clair : le Valais est exceptionnel, venez le visiter, vous ne serez pas déçus !

Qu'en est-il en réalité ? Les voyageurs accourent-ils dans le Vieux Pays pour y admirer ses paysages encore vierges, ses vallées reculées et l'« authenticité » de sa population ? Selon les statistiques récoltées à l'époque, l'intensité du mouvement touristique se répercute également en Valais ; le canton occupe le quatrième rang immédiatement après Berne, les Grisons et Vaud tant pour le nombre d'hôtels que pour celui des lits². Au début du XXe siècle, mise à part l'agriculture, aucune

industrie ni profession n'emploie et ne fait vivre autant que l'hôtellerie, d'où la pertinence d'encourager les recherches et les publications dans ce champ de l'histoire.

Les six contributions rassemblées dans ce bulletin font la lumière sur plusieurs hauts lieux touristiques du Valais qui, pour certains, sont passés aujourd'hui dans l'oubli. Elles lèvent le voile sur des trajectoires de développement, synonymes d'un premier âge d'or de l'hôtellerie à la Belle Époque. De Trient à Fionnay, des hauteurs de Saxon à l'*Oberwallis* en passant par le plateau de Montana, hôtels et sanatoriums participent à la mise en place de pratiques touristiques et à la construction d'itinéraires de voyage. Les articles illustrent également l'importance de l'arrivée d'un tourisme d'hiver pour le Valais, un créneau qui n'aura de cesse de s'affirmer et de s'imposer sur l'ensemble du territoire.

S'il reste encore (et heureusement !) un patrimoine documentaire à explorer pour saisir les contours de l'histoire de l'industrie hôtelière valaisanne, il serait intéressant et judicieux d'interroger l'une des figures laissées dans l'ombre de la réussite de ce secteur économique, celle de la tenancière ou de la gérante d'hôtel. Reléguées à leur titre d'épouse, de veuve ou de fille d'hôtelier, les femmes mériteraient une place plus importante dans l'histoire car ce sont bien souvent elles qui tiennent les rênes de l'entreprise familiale et qui assument, en toute discrétion, le service et l'hospitalité aux étrangers.

19

Julie Lapointe Guigoz

Archiviste, Commune de Val de Bagnes

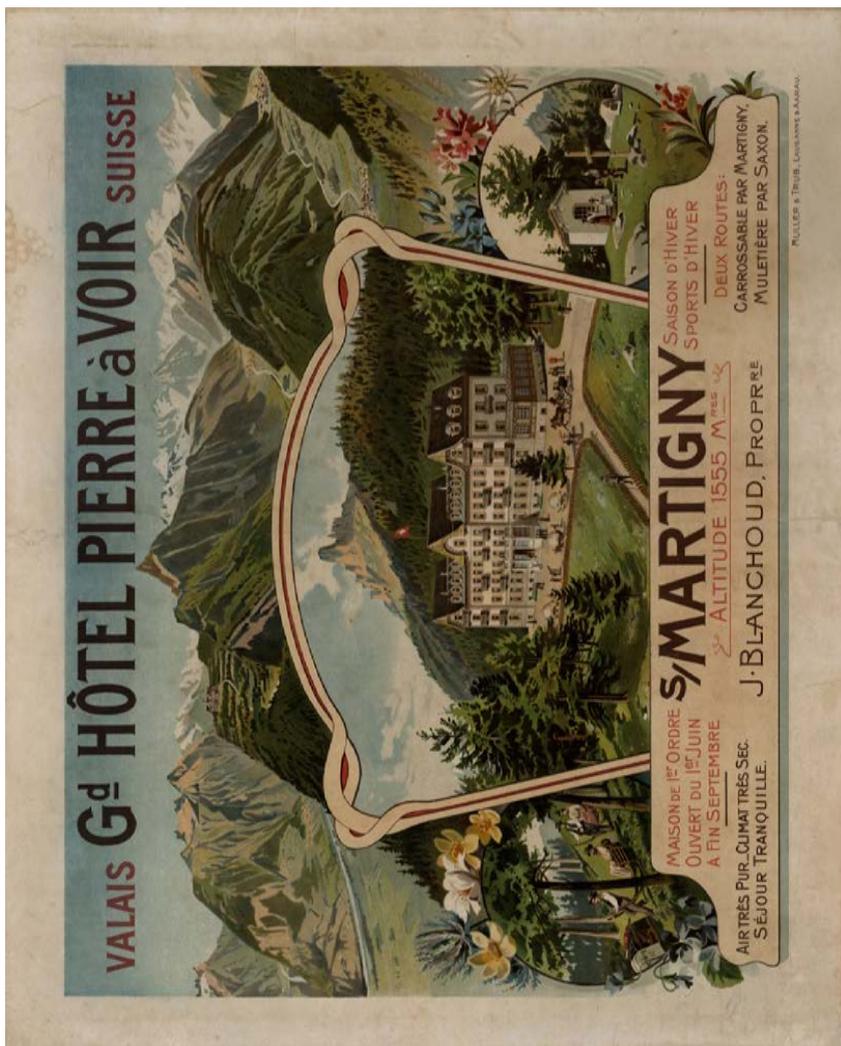


Fig. 1 : L'Hôtel de la Pierre à Voir, au temps de sa splendeur (Médiathèque Valais-Sion)

L'hôtellerie Belle Époque, traces de papier

Sur les hauts de mon village de Saxon existait autrefois une ruine qui intriguait les enfants que nous étions. On l'appelait pompeusement « l'hôtel des Ailloux » et il faisait l'objet des rituelles et didactiques balades scolaires d'automne. Après le bel effort de la marche en forêt, il ne restait à nos yeux que des pans de murs de ce qui était autrefois, apprenions-nous, un bel hôtel détruit par un incendie. À partir de ces bribes, de rares vieilles photographies et de quelques anecdotes colportées, l'imagination enfantine suppléait à tout. Défilaient alors les dames du temps jadis et les messieurs en gibus, en marge du Casino du XIXe siècle puis des bains thermaux ; ceux-ci firent la fortune du lieu et incitèrent à la création de cet hôtel de villégiature pour une clientèle étrangère à la vie locale. L'hôtel pouvait revivre en esprit, comme le château médiéval décrépi surplombant notre village.

Puis un jour l'armée suisse vint y faire des exercices, et les ruines branlantes et jugées dangereuses disparurent, enfouies dans le sol. Le lieu lui-même devint dès lors difficile à retrouver avec certitude. Le sel n'avait pas été jeté sur la ville honnie et détruite comme dans l'Antiquité, mais sans volonté officielle autre que sécuritaire, l'effet paraissait similaire. Des décennies plus tard, j'ai eu l'occasion d'acquérir chez un antiquaire italien, pour les collections patrimoniales imprimées de la Médiathèque Valais-Sion, une magnifique affiche ; elle met en scène, selon les codes graphiques de l'époque et les vignettes thématiques d'usage, l'hôtel et son offre variée (Fig. 1). De toute cette aventure hôtelière désormais plus que séculaire, il ne restait, en quelque sorte et par la grâce du support déniché, que les yeux pour rêver.

Ce serait là un raccourci bien trop rapide pour résumer ce tourisme Belle Époque, ses lieux privilégiés, son infrastructure et sa riche clientèle qui permit une forme de développement économique et la juxtaposition des mondes et des classes sociales. Mais il représente quand même une part de vérité et offre un fil rouge pour évoquer les traces imprimées de ce pan d'histoire. Celles-ci permettront de conforter l'imagination enfantine, de satisfaire la curiosité des amoureux du patrimoine ou d'étoffer les sources des recherches académiques.

Les ravages du temps, du feu, les déboires financiers et les changements de mode ont profondément modifié le paysage et la cartographie de ce tourisme. La litanie des hôtels d'avant la grande césure de 1914 et désormais disparus est bien longue. Disparition physique ou métamorphose des bâtiments, on ne peut qu'égrener des exemples : l'Hôtel Pension de la Tête Noire, près des gorges sur le chemin alpin entre Martigny et Chamonix, n'est plus qu'une photographie sur un panneau didactique en bordure de route. Celui dénommé « Jungfrau Eggishorn »,

qui accueillit aussi Churchill et l'élite anglaise a complètement disparu dans un incendie des années 1970 ; l'Hôtel de l'Aiglon du Bouveret et l'Hôtel de la Forêt de Saint-Gingolph sont devenus pour l'un l'école hôtelière César Ritz, et pour l'autre l'école des missions qui accueille encore aujourd'hui les pères et frères spiritains. L'infrastructure touristique Belle Époque a connu en Valais bien des vicissitudes, même si bien sûr de beaux exemples demeurent aujourd'hui, réhabilités souvent avec soin. De toute l'aventure hôtelière, il reste également des traces de papier qui méritent attention.

Des livres...

L'immersion dans le patrimoine imprimé conservé par la Médiathèque Valais, qui s'est efforcée de rassembler les ouvrages liés à cette thématique, permet déjà de baliser le domaine. Les publications proposent un regard à différentes échelles, celles des Alpes dans leur ensemble (mais rarement), de la Suisse, du Valais, des stations, des dynasties hôtelières puis enfin d'hôtels emblématiques. Les approches varient aussi en termes d'objet et de contenu, du modeste article à la petite plaquette jusqu'au grand coffret solennel. La table des matières demeure sensible tantôt au patrimoine bâti, aux hôteliers et à leur dynastie, tantôt aux hôtes voire aux employés, selon les commanditaires de l'ouvrage, les objectifs éditoriaux et les sources disponibles. Avec l'intérêt plus vif pour ce patrimoine depuis quelques décennies, comme en témoignent les initiatives autour des hôtels historiques suisses, les parutions se sont étoffées. Au catalogue, distinguons donc subjectivement dans la production actuelle et exemplifions la typologie évoquée : le livre bilingue avec un large spectre alpin de Francesco Dal Negro paru en 2007 ; tous les travaux de Roland Flückiger-Seiler ; le *trend* actuel des hôtels historiques, bien représenté par ce volume de 2013 *Zeitreisen, Unterwegs zu historischen Hotels der Schweiz* ; le panorama/inventaire cantonal de Christophe Valentini et Bernard Attinger, socle de toute recherche, *Hôtels historiques du Valais 1815-1914/Walliser Hotelbau 1815-2014* ; les études académiques liées à des stations et à une approche historiographique nouvelle comme la thèse de Sylvie Doriot Galofaro sur l'histoire culturelle de Crans-Montana ou celle de Géraldine Sauthier analysant pouvoir local et développement touristique dans trois stations ; les monographies hôtelières issues de rédaction collective comme ces volumes liés à des anniversaires, *L'Alpina & Savoy, un siècle d'histoire hôtelière*, paru en 2012, *150 ans d'hospitalité alpestre*, consacré à l'Hôtel Bella Tola en 2009, et, pour un autre fleuron historique, *Gastfreundschaften : 150 Jahre Hotel Nest- und Bietschorn* ; ou enfin, pour conclure, la dimension d'objet commémoratif, avec le coffret de Mark Andreas Seiler en 2011, *Ein Gletscher – ein Hotel – eine Familie : Horizonte einer Walliser Hotelierdynastie*.

... et des sources pour les écrire

Les sources ont toujours constitué un élément délicat dans ce secteur, cultivant paradoxalement son histoire, mais ne préservant qu'avec parcimonie les archives soumises aux aléas d'un métier stressant et aux successions parfois complexes. Une démarche spécifique et corporative a été entreprise via les *Archives hôtelières suisses*, sous l'égide d'Evelyne Lüthi-Graf, en lien avec les archives économiques de Bâle.

Que peuvent offrir en complément des livres une bibliothèque patrimoniale comme la Médiathèque Valais et les Archives de l'État ? Les collections valaisannes imprimées rassemblées sont des sortes de cavernes d'Ali Baba, dont les clés numériques donnent aujourd'hui le sésame. Les fastidieuses et patientes recherches d'autrefois (la vieille génération se reconnaîtra) sont grandement facilitées aujourd'hui, même si la prudence s'impose encore face à la croyance à l'exhaustivité numérique (Fig. de tête du dossier). La première ressource numérisée qui a révolutionné l'approche demeure la presse ; la MV-Sion a mis ainsi en ligne sur la plateforme e-newspapersarchives.ch gérée par la Bibliothèque nationale suisse, l'ensemble de ce qui a été défini comme sa grande presse (mais il peut y manquer des petits titres régionaux ou corporatifs). Un autre catalogue national, celui des affiches suisses, permet de découvrir 100'000 documents des principales collections du pays, dont les 12'000 de la MV-Sion, couvrant l'intégralité de la collection cantonale. Les hôtels y sont bien représentés dès l'origine du médium. À cela s'ajoute la plateforme RERO.doc, malgré les changements profonds dans la structuration de l'offre des catalogues de bibliothèques ces dernières années à l'échelle romande et suisse. On y découvre un panel de revues numérisées (l'extraordinaire *Vallée du Rhône* pour le tourisme d'avant 1914 ou plus tard *Treize étoiles*, revue touristique-culturelle de plus de 50 ans d'existence), de très nombreuses monographies, riches en gravures également, des travaux académiques, les principales revues d'histoire, etc. La collection des si précieux guides de voyage qui accompagnent l'essor du tourisme a aussi été numérisée en grande partie pour les volumes du XIXe siècle. Une attention particulière a été portée aux acquisitions dans ce domaine depuis la thèse d'Ariane Devanthéry et la belle exposition de la Bibliothèque nationale suisse «Charmes suisses» en 2009. La collection des *ephemera*, les petits imprimés de la vie quotidienne, apporte également son lot de belles surprises graphiques, malgré son côté forcément lacunaire. Sur la base de l'inventaire cité réalisé pour les hôtels valaisans d'avant 1914, la MV-Sion a même conçu un autre inventaire, celui des sites internet qui évoquent la mémoire de ce patrimoine, dans le cadre du projet d'Archives Web suisse géré

par la Bibliothèque nationale suisse. Les imposants fonds photographiques de la MV-Martigny s'ajoutent encore aux ressources iconographiques.

Des séries mises en ligne, à cheval entre bibliothèques et archives, complètent une approche politique et économique avec une vraie profondeur historique. Il s'agit des débats du Grand Conseil et, récemment, des rapports de gestion du Conseil d'État, l'appareil exécutif. Les soucis du monde hôtelier et touristique figurent fréquemment à l'ordre du jour et aux agendas du débat public. À cela s'ajoutent bien sûr les ressources des Archives de l'État ; elles vont des services concernés associés à ses fonctions régaliennes en croissance (construction, fiscalité, patentes), aux archives communales conservées, en passant par les fonds privés, qui peuvent réserver de belles surprises dans le cas de familles actives dans le monde hôtelier, d'entreprises, d'associations corporatives ou d'architectes. Tout n'a donc pas été dit et écrit sur le sujet, et les pièces dispersées (ou à venir encore) du vaste puzzle demeurent présentes pour une reconfiguration selon les lectures de la période et les questions posées. La figure tutélaire du monde hôtelier, César Ritz, est un bel exemple, lui qui bénéficie aujourd'hui de son propre musée dans la gare de son petit village natal de Niederwald ; et sa vie ne cesse d'alimenter romans et essais, avec des auteurs curieux de comprendre cette ascension sociale fulgurante et de connaître les clés de ce succès. Comme l'écrivaient en 1975 déjà en souriant René Creux et Louis Gaulis, à propos de nombreux hôteliers suisses de légende : « encore un chevrier (vraiment l'hôtellerie doit beaucoup aux chèvres) ».

24

Je remercie Stéphanie Vernet, stagiaire scientifique à la Médiathèque Valais-Sion, et Denis Reynard, archiviste, pour leur aide à la recherche et relecture.

Simon Roth

Bibliothécaire scientifique, Médiathèque Valais-Sion

La Vallée du Rhône :

Une revue aux origines de la promotion touristique cantonale

A la fin du XIX^e siècle, le tourisme connaît de profondes mutations grâce au développement des moyens de transport et à l'engouement pour de nouveaux modes de villégiature. Alors que le Valais était longtemps demeuré comme un lieu de passage avec une «industrie des étrangers» essentiellement concentrée dans quelques stations spécifiques, notamment thermales, les hôtels se multiplient dorénavant à travers tout le canton. Toutefois, sa renommée était encore loin de correspondre à ce qu'il avait à offrir. Ce manque de rayonnement était notamment dû à l'absence de canaux de communication. En effet, au tournant du siècle, seul Zermatt possédait un organe de promotion touristique à l'instar de nombreuses stations lémaniques. Dans ce contexte, les hôteliers valaisans adressent en 1901 une pétition au Grand Conseil afin d'obtenir un subside pour la publication d'un journal spécialisé faisant la réclame de l'hôtellerie valaisanne. Ce soutien est accordé en décembre de l'année suivante. Le Conseil d'État propose d'entamer les démarches auprès de l'écrivain et publiciste genevois Jules Monod (1860-1928), auteur du *Grand guide illustré du Valais*, publié en 1899 puis réédité à plusieurs reprises jusqu'en 1927. Créateur de nombreux guides touristiques, alpiniste à ses heures, il acceptera la demande du gouvernement valaisan et prendra fièrement la tête du journal, intitulé *La Vallée du Rhône*, durant huit ans, avant de se retirer. Il tentera en 1921 de relancer la revue, alors moribonde, mais sans succès. Au moment de son décès, les journaux locaux salueront unanimement un ami du Valais auquel l'industrie hôtelière doit beaucoup.

25

La Vallée du Rhône paraît pour la première fois le 15 juin 1903. Son ambition affichée est de mettre à disposition un espace d'expression pour faire rayonner toutes les stations valaisannes, de la plus modeste à la plus réputée (Fig. 1). Jusqu'en 1911, il connaît douze livraisons durant l'été (de juin à septembre) et



Fig. 1 : Couverture du journal La Vallée du Rhône. (Médiathèque Valais-Sion)

deux en hiver (janvier et février). En 1911, lorsque Monod laisse sa place à Albert Duruz à la tête du journal, celui-ci s'adapte au nouveau tourisme hivernal et le rythme de publication change, s'étalant de manière régulière de mai à février. Quant à la diffusion, l'éditeur prétend à une distribution, pendant l'été, dans les principales stations européennes et dans les agences de voyages du monde entier, et durant l'hiver dans les hôtels et établissements publics des stations des rives de la Méditerranée, ainsi que de la Corse, de l'Algérie, de l'Égypte et des Pyrénées. Généralement, le journal se compose de huit pages d'articles richement illustrés et de plus d'une vingtaine de pages de publicité. Ces dernières concernent des établissements hôteliers pour environ 80% d'entre elles. En tant que source documentaire, la revue est un très bon indicateur des stations et des établissements existant durant sa période de publication. Les publicités renseignent notamment sur les propriétaires et les directeurs d'hôtels, ainsi que sur les agrandissements ou les améliorations effectuées sur les bâtiments. Les articles, quant à eux, témoignent de la prospérité et du déclin de certaines stations. Ils nous permettent également de saisir l'évolution des habitudes touristiques qui s'opèrent durant ces années-là.

En effet, le grand intérêt de ce journal réside dans sa période de publication, qui correspond à une époque charnière de l'industrie hôtelière valaisanne. Entre 1903 et 1914, de nombreux changements s'opèrent, les plus importants concernant les nouvelles voies de transit ferroviaire. Ainsi, durant ces années, le Valais s'ouvre sur les autres régions tout d'abord par le percement du tunnel du Simplon en 1906, puis par celui du Lötschberg en 1911 et enfin, la même année, par le projet de relier Brigue à Disentis par la Furka, projet finalisé en 1924 seulement. En dehors de ces grands axes, le canton va se doter de lignes ferroviaires particulièrement favorables pour les stations. Alors qu'en 1903, seul Zermatt est accessible par le rail, en 1906 c'est toute la vallée du Trient qui se transforme grâce à la création de la ligne Martigny-Châtelard. Elle est suivie de près par la ligne Aigle-Champéry dans le Val d'Iliez (1907). En 1910, c'est l'Entremont qui débute son aventure ferroviaire avec la ligne Martigny-Orsières. Le funiculaire Sierre-Montana, qui va profondément bouleverser l'industrie touristique valaisanne, est inauguré en 1911. Enfin, en 1914, s'ouvre la ligne, aujourd'hui abandonnée, de Loèche-ville à Loèche-les-Bains.

Le lien entre le développement des chemins de fer et l'essor touristique n'est plus à démontrer. Le Valais ne fait évidemment pas exception à cette règle. Ainsi, les stations qui ont saisi l'opportunité de créer une liaison avec la plaine en ressentent rapidement les retombées économiques. Cette réalité était bien comprise à l'époque puisqu'on constate l'apparition de publicités pour de nouveaux hôtels dès l'annonce des nouvelles concessions ferroviaires, sans même attendre la construction effective des lignes. Par ailleurs, la revue nous renseigne

sur toutes les voies projetées et qui n'ont finalement jamais été établies. Outre le très controversé funiculaire du Cervin, on peut citer quelques lignes parmi les plus discutées à l'époque : celle reliant Sion à ses Mayens, le funiculaire devant connecter Orsières à Champex, celui allant de Vouvry au lac de Tanay, la ligne devant mener de Sierre à Zinal avant de rejoindre Zermatt par les glaciers, celle menant de Martigny à Turin en passant par le Val Ferret ou encore le funiculaire reliant Stalden à Saas Fee. Si les auteurs ne partagent pas la même opinion quant à l'impact sur le paysage de telles constructions, ils se rallient sur un point : toutes les stations verront leur fréquentation augmenter grâce à l'établissement de ces lignes. Si tous ces projets ont finalement été délaissés en raison de la guerre et, par la suite, de l'accroissement du tourisme automobile, il demeure que ceux qui ont été réalisés ont largement contribué au développement d'un tourisme hivernal.

Ici réside l'autre intérêt majeur de la revue. En effet, c'est durant cette décennie que les premières stations valaisannes instituent un tourisme hivernal, bien plus tardivement que d'autres régions alpines (Flückiger-Seiler, 2005). En 1903, ce sont encore principalement les hôtels de plaine qui proposent une ouverture annuelle. On peut toutefois citer quelques hôtels situés plus haut en altitude offrant un service hivernal : le Grand-Hôtel Beau-Site à Champex, l'Hôtel-Pension de Troistorrents ou encore l'Hôtel-Pension du Giétroz au Châble. En 1905, c'est la région de Montana qui va donner le ton avec l'ouverture annualisée de son sanatorium et de son Grand-Hôtel, suivi en 1906 par le Palace-Hôtel et le Forest-Hôtel à Vermala. En 1909, Morgins-les-Bains tente de redorer son blason avec l'ouverture hivernale du Grand-Hôtel Victoria. En effet, cette villégiature pourtant courue à la fin du XIXe siècle pour ses eaux ferrugineuses, est quelque peu tombée en désuétude au début du siècle suivant, phénomène accentué par la création de la ligne Aigle-Champéry dont elle est exclue. Avec le développement du tourisme d'hiver, Morgins mise alors sur son exposition qui lui garantit un excellent enneigement. La station investit dans la construction d'une route afin d'assurer son accès par Monthey, mais également sa liaison vers la France. Par ailleurs, cette route fera partie des premières à permettre la circulation aux automobiles en Valais. On envisagera même de relier Morgins par la voie ferrée à la ligne Aigle-Champéry.

À la suite de ces balbutiements touristiques à la saison froide, le véritable tournant qui marque l'arrivée d'un tourisme d'hiver en Valais a lieu en 1911, avec l'ouverture de Champéry et de Loèche-les-Bains à la saison hivernale. Dorénavant, ce ne sont plus uniquement des hôtels épars qui restent ouverts durant l'hiver, mais bien la station entière, avec l'animation qui en résulte. Dès lors, le journal aborde le tourisme d'hiver non plus comme un élément anecdotique, mais comme une réalité grandissante devant probablement égaler, voire surpasser, la saison d'été. Montana et Champéry se profilent alors comme

les deux grandes stations hivernales valaisannes. Elles présentent un point commun qui contribue grandement à leur popularité : leur voie de chemin de fer fonctionne toute l'année. Cet élément capital conditionne le succès futur de chaque station. Dans cette veine, le journal n'hésite pas à prédire l'avenir radieux de certains lieux où des lignes sont prévues. Ainsi, on peut lire qu'une fois le funiculaire reliant Orsières à Champex réalisé, la station concurrencera Davos.

Ces différents éléments transmis par les articles et les publicités de *La Vallée du Rhône*, nous renvoient à des modes touristiques et des sites bien souvent oubliés. S'il n'est pas évident de déterminer si toutes les prétentions initiales de la revue ont été respectées, il en est une, et probablement la plus importante, qui de toute évidence l'a été : offrir à toutes les stations la même couverture médiatique. Ainsi, les stations de plaine font l'objet d'articles de manière aussi fréquente que celles de montagne. La richesse de cette source est également de nous rappeler que certains lieux, aujourd'hui totalement oubliés, se sont essayés au développement touristique. Les rédacteurs dépeignent à de nombreuses reprises ce qu'ils nomment les oasis alpestres. On redécouvre alors le passé touristique de localités telles que Revéruaz, Choëx, Vérossaz, Tanay, Chemin, Gruben ou encore Binn. Toutes ces régions sont vantées pour leur calme, propice au repos et à l'intimité. A contrario de la plupart des stations, l'absence d'hôtel fastueux est présentée comme la garantie de s'y sentir à son aise, à l'abri du tumulte mondain des grandes villégiatures. De la même manière, l'absence d'une route carrossable et de chemin de fer menant à Gruben offre la promesse d'une beauté demeurée inviolée. La vallée du Lötschental allongeait initialement cette liste d'oasis alpestres. Toutefois, le percement du tunnel du Lötschberg et la création d'une route carrossable ont, selon les auteurs, fait perdre le caractère authentique de la vallée, la classant parmi les destinations à la mode. Paradoxalement, la valorisation de ces sites s'inscrit dans un courant de pensée alors très en vogue, la nostalgie d'une nature intacte. Outre la quête d'authenticité à laquelle semblent répondre ces lieux, on peut envisager qu'ils s'adressent à des bourses plus modestes, mais également à un public plus helvétique. En effet, un des arguments récurrents est qu'on n'y parle pas, ou peu, anglais.

En plus de ces stations, abritant le plus souvent un seul hôtel, le journal nous renvoie le souvenir de lieux dont les vestiges hôteliers témoignent encore aujourd'hui de leur passé prestigieux. On peut citer ici le Bouveret qui a tenté à son époque de rivaliser avec ses voisins de la Riviera. On y trouvait alors de nombreux hôtels, un casino et, à partir de 1909, un « hygiène-palace » offrant toute une gamme de cure (Elsig, 2015). Toutefois, bien que le journal qualifie ce lieu de « Montreux valaisan », il rappelle aussi que ses accès doivent être améliorés :

Le jour où le Bouveret aura des quais larges et d'un accès facile, où sa gare internationale ne sera plus un hangar étranglé dans le réseau de ses voies, où les administrations du chemin de fer et de la navigation, jointes à celle de la commune, faciliteront aux touristes la prise d'assaut de cette prestigieuse station, ce jour-là le Bouveret pourra hardiment se mesurer avec ses puissants rivaux de la côte voisine et se montrer dans tous ses attraits. (*La Vallée du Rhône*, 1911, n° 1)

30

Comme nous l'avons déjà vu pour Champex, cette problématique des voies d'accès est un élément récurrent. Si cela a péjoré l'essor d'une station de plaine pourtant accessible à la fois par le train, par la route et par le bateau, on ne peut qu'imaginer l'ampleur du problème pour les stations d'altitude. On peut mentionner à cet égard Fionnay qui a longtemps été le lieu de villégiature principal du Val de Bagnes, avec ses trois hôtels : l'Hôtel du Grand Combin, l'Hôtel des Alpes et l'Hôtel-Pension Carron. Alors qu'en 1908 la station est décrite comme répondant à tous les goûts et toutes les aptitudes, elle ne présente dans les publicités d'autres attraits que la possibilité d'y réaliser excursions et ascensions. Or, l'engouement pour les sports populaires qui naît dans ces années-là exige la création d'infrastructures adaptées. De plus, la route carrossable s'arrête à Lourtier. Fionnay devient alors le repère des seuls alpinistes tandis que, parallèlement, Le Châble gagne en notoriété. On observe le même phénomène à Arolla : la station qui a connu un rapide essor depuis l'établissement de son premier hôtel en 1872 perd de son attrait au début du XXe siècle. Dans ce cas, les publicités nous apportent à nouveau de précieux éléments. En effet, alors que la proximité avec Arolla de certains hôtels de Sion et d'Euseigne pesait comme argument de vente au début du XXe siècle, celui-ci n'est plus mentionné à partir de 1908. Comme pour Fionnay, les conditions d'accès participent au déclin de la station. La route carrossable s'arrête aux Haudères et seul un chemin muletier mène à Arolla. De même, l'offre de la station s'adresse essentiellement aux alpinistes. Ainsi, on constate qu'avec la popularisation du tourisme, l'amélioration de voies d'accès et la diversification des loisirs deviennent une nécessité.

S'il est difficile de déterminer à l'heure actuelle la véritable contribution qu'a apportée cette revue à l'essor touristique du Valais, il demeure certain qu'elle est aujourd'hui une source précieuse pour la lecture de cette histoire. Outre les éléments brièvement cités dans cet article, il est nécessaire de souligner les nombreux débats d'idées qui y font rage entre les défenseurs d'un Valais pittoresque dans la lignée de la naissante Ligue pour la Beauté et les promoteurs d'un développement touristique concurrentiel. Et si la revue souligne fièrement le soutien de l'État du Valais dont elle est bénéficiaire, il semble que les discussions

liées au développement touristique de la région ont lieu la plupart du temps entre des auteurs aux noms bien peu locaux.

Noémie Carraux

Doctorante, Université de Lausanne

Bibliographie

Patrick Elsig, *Le district de Montbey*, Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse SHAS, 2015.

Roland Flückiger-Seiler, *Hotelträume : zwischen Gletschern und Palmen, Schweizer Tourismus und Hotelbau, 1830-1920*, Baden, Hier und Jetzt, 2005.

Roland Flückiger-Seiler, *Berghotels zwischen Alpweide und Gipfelkreuz : alpiner Tourismus und Hotelbau 1830-1920*, Baden, Hier und Jetzt, 2015.

Diana Le Dinh, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté : esthétique et conscience culturelle au début du siècle en Suisse*, Lausanne, Section d'histoire Université de Lausanne, 1992.



Fig. 1: Gletsch, première auberge 1830-1831

Le Haut Valais et ses hôtels, un Eldorado du tourisme de haute montagne

Le Valais s'est transformé en Eldorado du tourisme de haute montagne au cours du XIX^e siècle. Vers 1800, les premiers étrangers qui y font leur apparition ne sont encore qu'une poignée de téméraires. La chronique du pasteur de Zermatt relève en 1869 qu'il y avait «rarement un touriste à Zermatt trente ou quarante ans plus tôt». La percée décisive du tourisme dans les futurs haut-lieux de l'alpinisme s'effectue au milieu du siècle. La décennie 1854-1865 marque ce que l'historiographie a retenu comme l'«âge d'or de l'alpinisme». C'est l'époque des premières ascensions des sommets valaisans de quatre mille mètres. Elle s'achève avec celle du Cervin, apogée souvent décrite de la conquête de l'espace alpin.

Les premiers hôtels de montagne valaisans

33

Les débuts d'un hébergement de montagne remontent aux années 1830. Ils se situent très haut dans le Haut Valais, avec l'auberge du glacier du Rhône. Disposant de 12 lits, cette dernière ne se distinguait guère des cabanes de montagne de la région (Fig. 1). À Zermatt, la première auberge à être mentionnée est la maison du médecin du village, autorisé à l'ouvrir aux visiteurs.

En altitude, les auberges de Gletsch et de Zermatt passaient alors pour des constructions pionnières. Alors que Chamonix s'était déjà dotée de quelques hôtels imposants, elles demeurèrent longtemps sans concurrence dans le canton. D'autres lieux d'hébergements n'existaient que le long de l'axe de transit de la vallée du Rhône. Johann Wolfgang Goethe, par exemple, dormit au cours de son voyage en Suisse à l'auberge de Munster, dans la vallée de Conches, en novembre 1779.

Les premiers récits de voyage mentionnent également la région d'Aletsch, où les frères Meyer d'Aarau séjournèrent en 1812. L'Eggishorn – dont l'Anglais Malkin effectua la première ascension en 1840 – bénéficia rapidement de l'enthousiasme que suscitait la montagne. Son versant valaisan était connu comme voie d'ascension de la Jungfrau. Il fut emprunté par les frères Meyer, qui en atteignirent le sommet avec l'aide d'un chasseur de chamois et d'un collectionneur de minéraux de Fiesch. Ce fut la première ascension d'un 4 000 m. dans les Alpes.

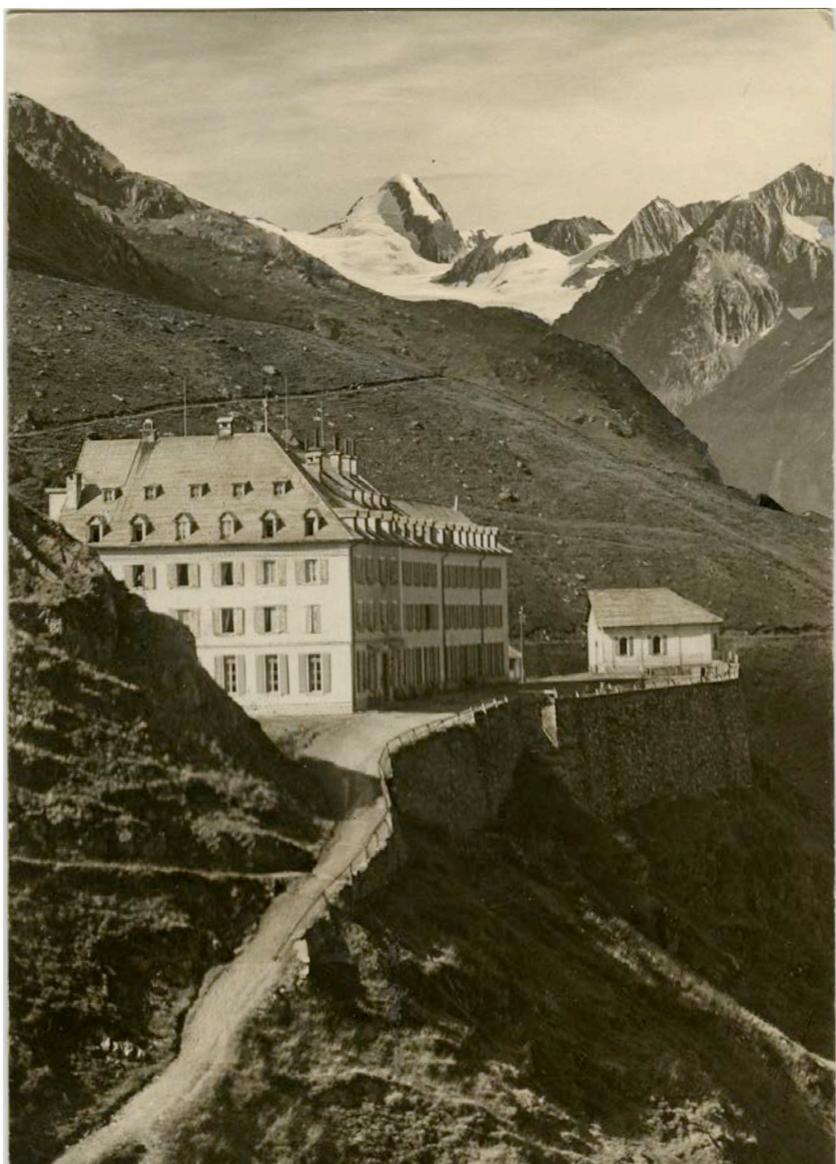


Fig. 2: Fiesch, Hôtel Jungfrau am Eggishorn avec court de tennis, illustration après 1900 (collection particulière).

Le flux croissant d'étrangers dans la région de l'Eggishorn s'accompagna de la construction d'une auberge sur la Riederalp au début des années 1850 déjà. Celle qu'on trouve mentionnée dès 1840 à Fiesch, au fond de la vallée, est à l'origine du Grand Hôtel des Glaciers. Elle est contemporaine de la modeste auberge «Im obere Tälli», bâtie sur la pente de l'Eggishorn, suivie de l'«Hotel Jungfrau am Eggishorn», dont Emil Cathrein allait faire un établissement important, particulièrement réputé auprès des Anglais dans les années 1870 (Fig.2).

Sur la Belalp, un autre établissement, créé vers 1860 par Leopold Bürcher, vit le jour. Il demeura jusqu'à la Première Guerre mondiale un lieu de séjour apprécié des Anglais. Dans la vallée de Saas et de Zermatt, la construction d'hôtels remonte également au milieu du XIXe siècle. Les sommets y furent littéralement pris d'assaut. En août 1854 eut lieu la première ascension d'un 4 000 m. de la région, le Strahlhorn. Il fut suivi, un an plus tard, de la Pointe Dufour, dans le massif du Mont Rose, sommet le plus élevé sur sol suisse. Au même moment, Zermatt commença à devenir le centre de l'alpinisme, alors dominé par les Anglais. En 1852, l'ancien conseiller d'État valaisan Josef Anton Clemenz inaugura la seconde auberge du village, modeste construction en pierre offrant 14 lits. En novembre 1854, Alexandre Seiler (1819-1891), originaire de la vallée de Conches, reprenait l'auberge du Dr. Lauber. Il en fit l'«Hotel Monte Rosa», un jalon du futur empire de la famille Seiler. Quelques mois plus tôt, un comité d'initiative dont faisait partie le pasteur du lieu avait ouvert sur le Riffelberg, à plus de 900 m. d'altitude, une auberge surplombant Zermatt. C'est aussi à l'instigation du pasteur que fut bâti un premier hôtel à Saas Grund, en 1850, et c'est encore ce dernier, six ans plus tard, qui fit construire, à 2 130 m. d'altitude, l'hôtel Mattmark, sur le col du Monte Moro.

Un lent développement

Contrairement aux centres touristiques situés au bord du lac Léman, dans l'Oberland bernois ou en Suisse centrale, où la construction hôtelière battait son plein dans les années 1860, seuls quelques nouveaux hôtels furent érigés dans le Haut Valais. Il s'agissait surtout d'agrandissements, dans la région de Zermatt. Le séjour sur le col de la Furka de la reine Victoria, en août 1868, fit sensation. La phase de dépression consécutive à la guerre de 1870 représenta un autre moment clé. Mais, entre 1880 et 1912, le nombre d'établissements hôteliers recensés passa de 79 à 321, et celui des lits d'à peine 4 000 à plus de 15 000.

Phase la plus intense de la construction hôtelière en Suisse, les années 1880 ont vu naître quelques nouveaux hôtels en Haut Valais, plus nombreux dans les vallées latérales méridionales dotées de beaux points de vue. L'hôtelier

Seiler de Gletsch ouvrit en 1882, au bord de la route menant au col de la Furka, l'hôtel Belvédère. Son collègue Cathrein fit construire au même moment une nouvelle auberge sur la Riederfurka, à proximité de laquelle le noble anglais Sir Ernest Cassel fit construire sa célèbre villa. Conçue par l'architecte lausannois Louis Bezencenet, elle disposait de sa propre ligne télégraphique depuis Brigue. Plusieurs décisions cruciales pour l'histoire mondiale furent discutées ici, lors de visites de Winston Churchill. Dans la vallée écartée de Binn, Josef Schmid, d'Ernen, ouvrit en 1883 l'Hôtel Ofenhorn. Plus d'une décennie avant la construction du train du Gornergrat, Alexander Seiler, qui fut le roi de l'hôtellerie à Zermatt jusqu'en 1884, fit ériger au-dessus du village, sur la Riffelalp, un hôtel monumental, conçu d'après les plans de l'architecte Robert Roller de Berthoud. Bien au-dessus de la station de Loèche-les-Bains, connue de longue date, s'élevèrent l'Hôtel Wildstrubel et l'Hôtel Torrentalp. La station de Saas-Fee se développa tardivement, mais de façon d'autant plus impressionnante : cinq grands hôtels y virent le jour au début du XXe siècle, complétant la construction hôtelière d'avant-guerre dans le Haut Valais. Sur les hauteurs, de nombreux hôtels tiraient leur nom d'un sommet voisin : Monte Rosa à Saas Grund, Dom à Saas Fee, Mont Rose et Mont Cervin à Zermatt. Un autre groupe d'hôtels, tout aussi important, se forma à la Belle Époque : les hôtels panoramiques. Y séjournait temporairement une clientèle qui appréciait, en plus de se trouver au point de départ d'ascensions en montagne, la vue panoramique. Entre *lunch* et *dinner*, une société distinguée goûtait sur les terrasses de l'hôtel les joies de la belle vue, observant les cordées qui montaient vers les sommets de trois ou quatre mille mètres. Elle parlait toujours davantage du monde alpin, pratiquant de moins en moins l'ascension elle-même. De nombreux hôtels devinrent ainsi de purs établissements panoramiques, comme le rappellent divers noms : hôtels Bellevue et Beau-Site à Saas Fee, Bellevue et Beau-Site aussi à Zermatt, ou le Belvédère sur le Gornergrat.

Développement des infrastructures

À la Belle Époque, le chemin de fer joua en divers endroits un rôle important dans le développement d'infrastructures hôtelières. Aussi les stations valaisannes furent-elles nombreuses à souhaiter une liaison ferroviaire. Vers 1900, les requêtes déposées auprès des autorités fédérales se multiplièrent. Un train relia Stalden et Saasgrund dès 1899, et en 1906, une concession fut accordée à un funiculaire en direction de Saas Fee. La même année, un projet de chemin de fer de Sierre à Zermatt par Zinal, à travers la montagne, reçut le feu vert.

Les projets de construction ferroviaire étaient particulièrement nombreux dans la région d'Aletsch. Un train à crémaillère de Brigue à la Belalp et une liaison Brig-Riederalp-Hôtel Jungfrau-Märjelensee reçurent successivement une concession en 1908 et en 1910. Le plus curieux de tous les projets fut celui qui prévoyait un train à crémaillère de Brigue au bord du glacier d'Aletsch, suivi d'un téléphérique de luges au-dessus du glacier d'Aletsch jusqu'au Jungfraujoch. Au-dessus du glacier, les luges en bois suspendues en trois sections à une corde qui aurait été mue nuit et jour pour les empêcher de geler. Aucun de ces projets ne fut exécuté, de sorte que l'évolution de la construction hôtelière en Valais, contrairement à celle de tant d'autres régions touristiques suisses, fut très peu soutenue par le chemin de fer.

L'architecture des hôtels de montagne valaisans

L'apparence des hôtels de montagne valaisans s'est fondamentalement modifiée au cours du XIXe siècle, passant de la maisonnette de pierre avec quelques chambres au grand hôtel de luxe à plus de 100 lits. La tendance à construire toujours plus grand est très visible. Ceci dit, cette évolution ne soutenait pas la comparaison avec celle que connurent bien d'autres régions touristiques. Les hôtels de montagne valaisans restèrent en bonne partie de simples bâtisses de pierre, sans grand ornement. Seuls quelques-uns d'entre eux, œuvres d'architectes connus, échappèrent à cette uniformité. C'est le cas de l'hôtel sur la Riffelalp, mentionné plus haut, dû à l'architecte Robert Roller (1838-1898) qui le signale dans son propre ouvrage sur la construction hôtelière, paru en 1879. Finalement, en 1910, le valaisan Markus Burgener (1878-1953) construisit l'hôtel le plus élevé du Valais, sorte de château-fort à la station d'arrivée du train du Gornergrat, à plus de 3000 mètres.

37

Roland Flückiger-Seiler

Dr. sc. techn., Mühlebach/Berne

Bibliographie

Roland Flückiger-Seiler, *Berghotels zwischen Alpweide und Gipfelkreuz. Alpiner Tourismus und Hotelbau 1830-1920*, Baden, Hier und Jetzt, 2015.

Roland Flückiger-Seiler, „Streiflichter zur Hotel- und Tourismusgeschichte von Zermatt“, in: *Blätter aus der Walliser Geschichte*, Bd. 47, Brig, 2015, S. 139-248.

Roland Flückiger-Seiler, „Streiflichter zur Hotel- und Tourismusgeschichte im Saastal“, in *Blätter aus der Walliser Geschichte*, Bd. 50, Brig, 2018, S. 109-156.

Roland Flückiger-Seiler, „Lawinenartig... -Die Geschichte der Hotelbauten von Leukerbad im 19. Jahrhundert“, in Stéphane Anderegg (Hrsg.), *L - 100 Jahre Hotel- und Bädergesellschaft*, Leukerbad, 1996, S. 12-21.

Robert Roller, *Über Hotelbauten, speziell Anlagen von Kur-, Saison- und Berg-Hotels*, Berlin, 1879.

Un patrimoine perdu : les sanatoriums et cliniques de Montana

Trois sanatoriums de Crans-Montana ont été réalisés sous l'impulsion du Dr Théodore Stephani (1868-1951), un médecin de Genève qui a initié la médecine climatothérapique. Deux autres exemples entreront également dans la légende, la Villa Notre-Dame et la Clinique militaire. Dans quel contexte ont-ils été réalisés et pour qui ?

Un assassinat à l'origine de la station et les sanatoriums du Dr Théodore Stephani

Originaire de la commune des Eaux-Vives, né à Genève où il fait ses études à la faculté de médecine, le Dr Stephani travaille comme pneumologue à Leysin, à une époque où cette spécialité est encore rare et ne « comptait qu'une cinquantaine d'adeptes en Europe ». Nous avons pu compléter sa biographie grâce à un don reçu de Mme Kradolfer, une nurse qui a gardé ses arrière-petits enfants, 1300 photographies qui le dévoilent un peu et qui ont fait l'objet de notre thèse de doctorat. Le Dr Stephani est engagé par le Dr Burnier à Leysin. Par malheur, ce dernier sera assassiné en 1896 ! Ce fait divers est relaté par René Burnand et dans la presse locale :

Déambulant le soir, à proximité de l'Hôtel du Mont Blanc, en compagnie de son chef, il vit celui-ci tomber à son côté, foudroyé par la balle d'un malade étranger, un Slave exalté qu'on avait décidé d'expulser.

À la suite de ces événements, Stephani perd son emploi et se rend sur le plateau de Crans « en quête d'un nouveau champ d'action ». Leysin, dans le canton de Vaud, est la station « aérothérapique » la plus célèbre de Suisse, à l'époque où Montana voit la construction de son premier hôtel, l'Hôtel du Parc, réalisé par Louis Antille (1853-1928) et Michel Zufferey (1850-1917). En 1897, une dizaine de malades soignés par le Dr Stephani le suivent à l'Hôtel du Parc après l'épisode de l'assassinat. L'Hôtel du Parc accueille des malades en été et des sportifs en hiver, grâce à l'activité du médecin. Cependant, la cohabitation entre les malades de Stephani et les touristes de Louis Antille ne se passe pas

très bien et le Dr Stephani fait construire un établissement destiné uniquement aux tuberculeux.

Le 4 novembre 1898, à Genève, est fondée la Société du Sanatorium payant de Beauregard, une société par actions qui réunit des promoteurs genevois ainsi que le conseiller national valaisan, Charles de Preux. Le 19 novembre 1899, un sanatorium de 80 lits, le Beauregard, est inauguré et la direction est confiée au Dr Stephani. Mais les difficultés de gestion du nouveau centre poussent le docteur à démissionner et l'établissement tombe en faillite. Il rouvre ses portes comme Hôtel Palace-Bellevue, sous les auspices de la compagnie anglaise Lunn, en 1904. Puis, à la suite de la faillite des Anglais, les architectes Jean-Marie Ellenberger (1913-1988) et André Perraudin (1915-2013) transforment le Sanatorium Palace en Clinique bernoise (1947-1949). Ils conservent le concept des galeries de cure et réalisent de grandes terrasses devant chaque chambre. Aujourd'hui, la clinique est la plus grande en Suisse pour la réadaptation des patients atteints de la sclérose en plaque et la clinique de référence en oncologie (selon nos recherches entre 2005 et 2020).

40

Les relevés météorologiques de Stephani (1899), effectués à la demande de la Société de Beauregard, seront utilisés par le comité d'initiative pour la construction du «Sanatorium populaire genevois de Clairmont-sur-Sierre». Ainsi, le médecin donnera l'impulsion pour un deuxième sanatorium, le Clairmont, ouvert en 1903. Ce sanatorium populaire genevois devait recevoir une clientèle de condition plus modeste que celle du sanatorium payant de Beauregard. À noter que le Dr Stephani y fut médecin-chef par *interim*, en 1918. Aujourd'hui, la clinique genevoise est spécialisée dans la médecine interne ainsi que dans les réadaptations d'ordre physique ou psychologique.

Le troisième bâtiment, construit à la suite des différentes initiatives du médecin vers 1900, est son propre établissement. Son album recèle de nombreuses photographies illustrant la construction de ce grand rectangle de cinq étages, avec de larges baies et galeries en bois, et pouvant recevoir 70 curistes. En 1939, le médecin fait faillite, sans doute à cause de la Seconde Guerre mondiale. Presque tous les hôtels sont fermés durant cette période de récession. Son établissement, le Stephani, est racheté par la Fondation Belge de Launoit. Il devient le Belgica et est rénové en 1946 par Jean-Marie Ellenberger. En 1956, les frères Barras – Marius, Gédéon et Jérémie – rachètent l'hôtel et l'exploitent jusqu'en 1973 en augmentant sa capacité à 100 lits. À cette date, le canton de Berne, par le biais des PTT, agrandit l'hôtel qui compte désormais 280 lits et crée la piscine salée du Valaisia, en 1981. Il ne reste plus aucune archive du Dr Stephani dans cet ancien sanatorium transformé en hôtel. Avec ces bâtiments de grandes dimensions, une première identité architecturale marque le territoire de la station dans un style éloigné des constructions vernaculaires, tels les mayens ou les granges-écuries.

La Villa Notre-Dame des spiritains (1918), un lieu de ressourcement pour l'Abbé Pierre

Les pères spiritains ou missionnaires du Saint-Esprit ne forment pas un ordre religieux, mais une congrégation cléricale missionnaire, particulièrement développée en Afrique ; son siège fut établi à Paris, puis, depuis 1968, à Rome. En 1905, la France promulgue une loi visant la séparation de l'Église et de l'État et la suppression des congrégations religieuses. Les spiritains cherchent un pays refuge et se tournent vers la Suisse en implantant trois maisons. La première s'ouvre à Fribourg avec le Séminaire des Missions, la deuxième – la Villa Notre-Dame – est bâtie en 1918, à Montana, et enfin, l'École des Missions au Bouveret. L'origine de la Villa Notre-Dame est due au fait qu'il fallait accueillir des patients spiritains atteints de tuberculose. L'Abbé Paix va mettre sa fortune au service des missionnaires spiritains français pour entreprendre la construction de la Villa. Dès 1962, à la suite du concile Vatican II, la maison est transformée pour recevoir également des laïcs souhaitant se reposer à la montagne pour profiter du soleil et de l'air pur.

L'architecte de la Villa Notre-Dame est François-Casimir Besson (1869-1944), né près de Verbier. Après une formation de maçon auprès de son père, il ouvre un bureau d'architecture à Vernayaz et travaille à Martigny. En 1912, il y construit l'édifice emblématique : le kiosque à musique de la place Centrale, déplacé vers le Manoir. En 1918, il est actif à la Villa Notre-Dame et conçoit un sanatorium à quatre niveaux, avec une chapelle à l'ouest. Un établi de menuisier servait d'autel pour rappeler que « Dieu est présent dans notre travail ».

L'édifice majestueux de cinquante chambres est orienté plein sud. En 1996, la maison est rénovée et des salles de bains sont aménagées dans chaque chambre. À partir des années 2000, l'Abbé Pierre (1912-2007), s'y rendait en toute discrétion, avant de reprendre son bâton de pèlerin. En juin 2008, l'assemblée générale des spiritains envisage la vente de ce témoignage presque séculaire. Le Père Etienne approche la commune de Randogne pour trouver des acheteurs, mais les négociations n'aboutissent pas et la Villa est fermée le 31 octobre 2011. Aujourd'hui, en mars 2022, la Villa Notre-Dame est toujours laissée à l'abandon.



Fig. 1: Clinique militaire de Montana-Village (1931-1933)

Un patrimoine disparu mais des légendes à la Maison Général Guisan

Un autre patrimoine disparu dans un incendie, le 10 novembre 2012, est l'ancien Hôtel de Montana et d'Angleterre, plus connu comme étant la Maison Général Guisan ou la Clinique militaire. Il est érigé par Siméon Robyr (1883-1966), qui ose se lancer dans la construction d'un premier hôtel non pas en station mais au-dessus de Montana-Village. Selon Hugues Rey, il le construit avec sa future belle-mère, Jeannette Gay-Crosier et la sœur de celle-ci, Adeline Michellod.

L'architecte est à nouveau François-Casimir Besson et l'hôtel comprend 55 chambres. Il ouvre le 1^{er} juillet 1914, trois jours seulement après l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, l'héritier de la couronne, et de son épouse. Tout comme la Villa Notre-Dame, il possède un grand portager, un jardin d'agrément avec des arbres immenses et des dépendances, une étable et une grange. Durant la Première Guerre mondiale, de nombreux Anglais y trouvèrent refuge. Entre 1916 et 1919, la Suisse accueillit plus de 65 000 prisonniers de guerre des pays belligérants (Hugues Rey, 2000). On les appellera les internés, mais il s'agit de soldats malades, de blessés, de prisonniers qui ont besoin de soin. Montana reçoit les Français et les Belges. Les premiers arrivent le 6 février 1916 et sont accueillis par le Dr Stephani qui les mène au Palace de Montana, son ancien sanatorium. En août, on compte 509 internés qui séjournent à l'Hôtel de Montana et d'Angleterre, au Kurhaus Victoria, au Mirabeau, au Bella Vista, au Rawyl, au Pas de l'Ours et à l'Hôtel du Golf. Selon René Burnand, lors de l'internement des prisonniers de guerre malades confiés à la Suisse, le Dr Stephani « fit preuve envers eux d'une sollicitude que reconnurent l'État français en le nommant Chevalier de la Légion d'honneur, et le gouvernement royal de Belgique par l'octroi du grade de Chevalier de l'Ordre de Léopold ».

Plus tard, l'écrivaine de Nouvelle-Zélande, Katherine Mansfield (1888-1922), atteinte de tuberculose, y séjourna juste avant sa mort. Après de nombreuses péripéties, comme lorsque l'on se plaignait des tuberculeux qui crachent dans la fontaine du village, la propriétaire de l'hôtel le vendit à la Confédération, le 4 octobre 1926, et l'établissement devint la Clinique militaire jusqu'en 1962 (Fig. 1). Durant la Seconde Guerre mondiale, cette clinique militaire reçut la visite du Général Guisan et la bâtisse changea son nom en Maison Général Guisan.

Témoins importants de notre civilisation, les sanatoriums représentent les débuts de l'architecture moderne. Crans-Montana fut une station climaterique exemplaire grâce à l'action, entre autres, du Dr Stephani.

Sylvie Doriot Galofaro

Dr en lettres, historienne de l'art indépendante (www.art-ethnovoyages.ch)

Bibliographie

René Burnand, *Revue médicale de la Suisse romande*, 1952, p. 183-185.

Sylvie Doriot Galofaro, *Une Histoire culturelle de Crans-Montana (1896-2016). Paysages, arts visuels, architecture, littérature et cinéma en Valais*, Neuchâtel, Alphil, 2017.

Sylvie Doriot Galofaro, *Jean-Marie Ellenberger, un architecte moderne. De l'aéroport de Genève à Super Crans*, Genève, Slatkine, 2020.

Hugues Rey, «De l'Hôtel d'Angleterre à la Clinique militaire (1914-1962)», in *L'Encoche*, no 4, 2000, p. 49-65.

Fionnay, premier fleuron touristique d'un « vallon béni »

Bien avant l'essor de la station de Verbier et l'engouement de la clientèle internationale pour la pratique du ski, l'industrie touristique du val de Bagnes a gagné ses lettres de noblesse grâce au développement d'une pratique réservée à l'époque à une élite, l'alpinisme. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les Anglais traversent la Manche et viennent gravir les sommets encore vierges des montagnes valaisannes. Si Zermatt les attire et la conquête du Cervin tout particulièrement, le pays des Dranses ne reste pas en marge et suscite l'intérêt des premiers alpinistes britanniques. Par sa configuration au carrefour de la France et de l'Italie, à cheval entre Chamonix, Evolène et Courmayeur, à travers ses cols ouverts sur la Haute Route, la région de Ferret, d'Entremont et de Bagnes va jouer un rôle considérable dans l'histoire des Alpes et celle des fameux « 4 000 » valaisans. En 1912, en tant que rédacteur de *La Vallée du Rhône : journal illustré des stations du Valais*, Albert Duruz (1860-1945) ose une description quelque peu dithyrambique mais qui résume l'impact de cette aventure des sommets sur la contrée : « La vallée de Bagnes est un des grands centres d'excursion des Alpes valaisannes, une des places fortes du tourisme suisse ».

La fondation de l'*Alpine Club* anglais (1857), puis du Club Alpin Suisse (1863), stimule la construction de refuges et de cabanes en altitude et favorise l'émergence d'une nouvelle profession, celle de guide de montagne. L'ascension des sommets du massif glaciaire du Grand Combin, dès le milieu des années 1850, encourage quelques Bagnards entrepreneurs et visionnaires à édifier de modestes pensions et hôtels. Vers 1855, les touristes peuvent séjourner dans le plus ancien établissement hôtelier de la vallée, l'Hôtel Perrodin, situé sur la place du Châble et transformé depuis en maison d'habitation. En 1881, l'Hôtel-Pension du Giétroz, tenu par la famille Nicollier, ouvre également ses portes à l'entrée du val de Bagnes. À cinq heures de marche et près de 1 000 mètres plus haut dans la vallée, l'Hôtel du Glacier du Giétroz, inauguré en 1863 à Mauvoisin, reste durant de nombreuses années l'unique autre lieu d'hébergement hôtelier à Bagnes. Rien d'étonnant donc que l'on cherche à réduire cette longue montée et à construire d'autres hôtels pour y faire une halte et y séjourner au besoin. Encouragée par l'administration locale, saluée comme « un réveil » par les étrangers, cette

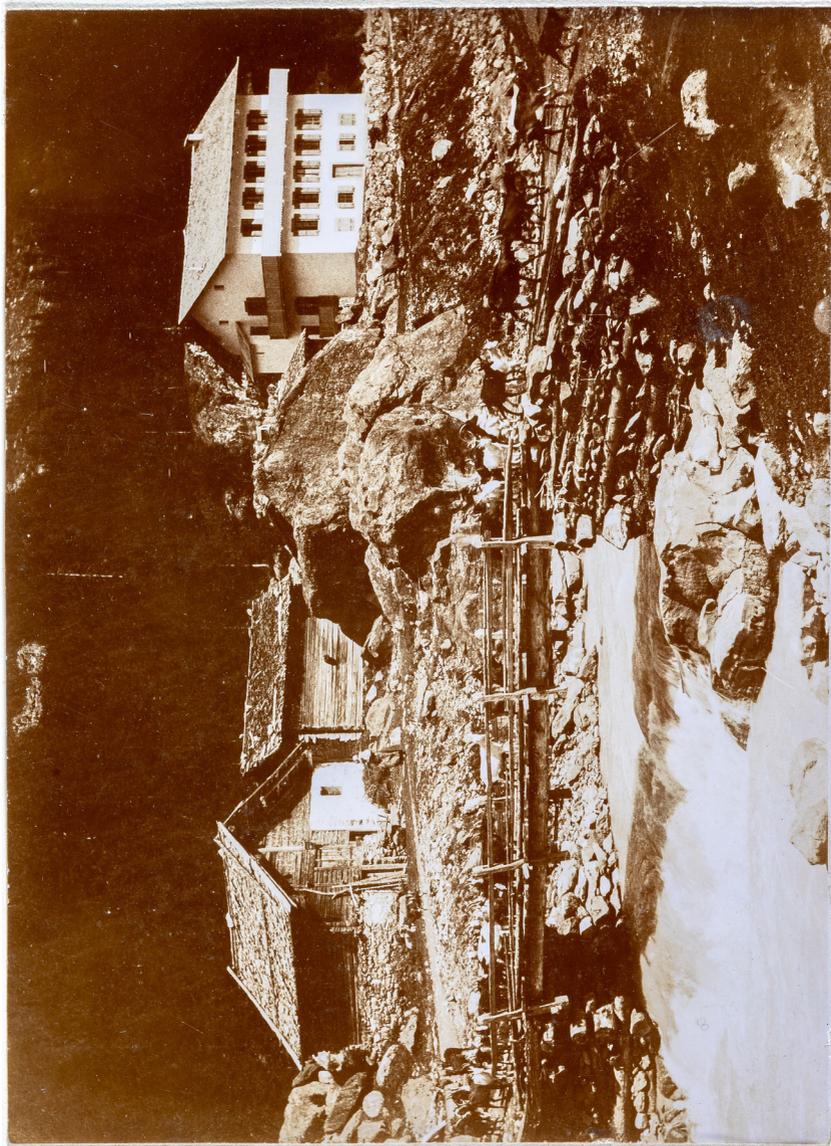


Fig. 1: L'Hôtel-Pension Carron de Fionnay (à droite), en 1893 (photographie d'Edmond W. Viollier, Archives communales de Bagnes)

initiative immobilière donnera naissance à l'expansion touristique du dernier mayen de la vallée, Fionnay.

Un « semis de vieux chalets brunis »

Décrit comme un « assemblage incohérent de chalets » mais aussi comme un « semis de vieux chalets brunis, pittoresques, faits pour être regardés, peints, photographiés », Fionnay est avant tout un mayen et une étape de la transhumance estivale. À certaines saisons de l'année, les familles de la vallée s'y rendent avec tout leur barda et s'y installent modestement pour quelques semaines, le temps de faire paître leurs bêtes et ramasser l'herbe qu'elles leur donneront en fourrage sec durant l'hiver. Si Fionnay est d'abord un lieu de travail pour les paysans bagnards, ses beautés naturelles sont indéniables. Véritable écrin, son splendide paysage est reconnu par les touristes comme étant parmi les plus beaux des contrées alpestres de Suisse. Il n'est donc pas surprenant, et vu les circonstances, qu'à l'été 1890, deux restaurants-pensions d'une vingtaine de lits ouvrent leurs portes : l'Hôtel-Pension de la Rosablanche (qui deviendra l'Hôtel du Grand-Combin) et l'Hôtel-Pension de Fionnay (qui deviendra l'Hôtel Carron) (Fig. 1). Les premiers visiteurs, étonnés du confort et du service qu'ils y trouvent, s'enthousiasment de pouvoir enfin être logés en ces lieux :

47

Cette vallée de Bagnes, si belle et si riche en contrastes, n'a été que très peu exploitée jusqu'ici à cause du manque d'établissements convenables pour recevoir les étrangers, mais aujourd'hui que cette grande lacune est à peu près comblée, on peut hardiment affirmer que son avenir est assuré sur le terrain qui nous occupe. (*Gazette du Valais*, 9 août 1890)

En 1897, un troisième hôtel s'inscrit dans le paysage, l'Hôtel des Alpes, propriété de Félix Métroz et de Louis Besse, de Champsec. Les touristes y trouvent un magasin d'articles de voyage, des comestibles et une mercerie. Durant la même décennie, la Pension Chanrion et la Pension Panossière, un établissement avec café et boulangerie, élargissent l'éventail des lieux d'accueil de Fionnay. Bien que l'offre s'étoffe au fil des ans, elle ne semble pas suffire pour héberger les voyageurs qui se font toujours plus nombreux :

Fionnay, ce fleuron de la longue et pittoresque vallée de la Dranse, est une station très courue cette année [1902]. Souvent les touristes, faute de place dans les hôtels, ont été contraints de passer la nuit dans les mazots ou de continuer leur route jusqu'à Mauvoisin. (*Gazette de Lausanne*, 5 août 1902)

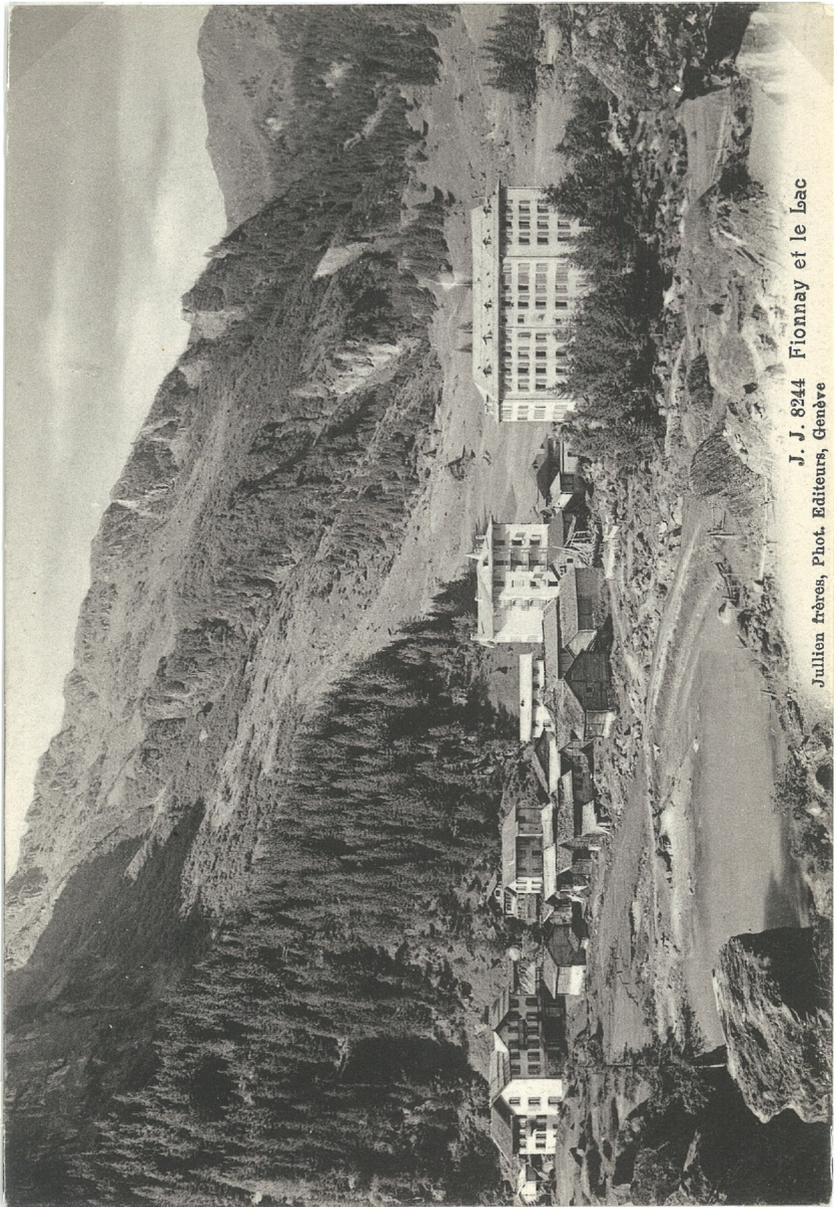


Fig. 2: Carte postale : Fionnay avec les hôtels agrandis et le lac, vers 1910. (Archives communales de Bagnes)

Devant l'engouement des touristes pour la station, les hôteliers de Fionnay entreprennent des travaux considérables et transforment leurs établissements. L'exemple de l'Hôtel du Grand-Combin est significatif. Entre 1905 et 1906, il est rehaussé et agrandi au point de pouvoir y loger 180 personnes. Il devient alors le plus vaste hôtel de tout l'Entremont. Dans le *Journal et Liste des étrangers de Montreux*, cette maison de premier ordre fait partie des quelques rares hôtels du Valais à publier une liste des noms des voyageurs qui y descendent. Une clientèle internationale s'y retrouve durant les mois d'été en provenance des quatre coins de l'Europe, de l'Égypte, d'Algérie ou encore des États-Unis. Le propriétaire, Maurice Guigoz (1868-1919), le père du «Lait Guigoz», membre de la Société suisse des hôteliers et propriétaire de l'Hôtel-Pension des Crêtes à Clarens, réalise un joli tour de force en faisant rayonner son hôtel et la station de Fionnay au sein d'un vaste réseau touristique. Des invités prestigieux et des hôtes de marque viennent y séjourner : le peintre genevois Albert Lugardon, à l'été 1892, le conseiller fédéral Adrien Lachenal, en 1896, alors qu'il est président de la Confédération, ou encore le peintre et affichiste genevois Edmond W. Viollier qui construira le premier chalet de villégiature de la station, en 1906.

Soigner l'accueil et prolonger la saison

49

Si le cadre de Fionnay semble se prêter à l'établissement d'hôtels, il ne faut pas occulter pour autant les démarches parfois laborieuses entreprises par les hôteliers auprès des autorités pour parfaire les infrastructures nécessaires au bon fonctionnement de leurs bâtiments (réseau électrique, eau potable, combustible, communications, voirie, etc.). Plusieurs demandes sont adressées au Conseil municipal de Bagnes, à l'instar de celle accordée à Maurice Guigoz en septembre 1902 pour effectuer des fouilles et établir une canalisation qui doit servir à l'approvisionnement en eau d'une fontaine et du service de son hôtel. L'offre d'hébergement doit sans cesse s'adapter aux besoins de la clientèle qui désire des chambres confortables, des lieux d'hygiène, des services et des commodités. À l'Hôtel Carron, on met en place un télégraphe, un service postal, un salon de conversation, des bains, des douches et même... des toilettes avec système de flush à l'anglaise «*English sanitary*». À l'Hôtel du Grand-Combin, les clients jouissent d'une salle de lecture, d'un salon pour dames, d'un fumoir, d'une terrasse et d'une véranda vitrée. Les voyageurs ont la possibilité de pratiquer la pêche ou le canotage sur le lac (Fig. 2). Dès l'été 1907, ils bénéficient d'une chapelle catholique réalisée selon les plans de l'architecte François-Casimir Besson (1869-1944) et financée par trois hôteliers du coin.

La réflexion autour d'une cascade artificielle avait été initiée en 1876 par un comité convaincu de l'utilité d'une œuvre «éminemment patriotique

et propre à développer la prospérité publique ». Le comité avait tenté de faire valoir le projet auprès des autorités communales, sans succès dans un premier temps. Les travaux consistant à détourner les eaux du torrent de Sovereu seront finalement entrepris en 1890-1891 par l'hôtelier Jean-Martin Besse. Une fois la chute mise en service, on fait de la réclame en omettant bien de mentionner qu'elle n'est pas tout à fait naturelle : « cette cascade incomparable et unique en son genre avec une chute perpendiculaire de 400 mètres de haut ». En réalité, sa hauteur semble atteindre difficilement les 300 mètres, mais peu importe, l'effet est réussi. La cascade de Fionnay devient une attraction que certains oseront comparer à la chute du Staubbach à Lauterbrunnen. À l'été 1891, un jardin botanique est également inauguré à proximité de l'Hôtel Carron sous la supervision de la société valaisanne de la Murithienne.

À la Belle Époque, Fionnay peut s'enorgueillir d'être devenue une « station climaterique ». Les publicités mettent en avant son air salubre, son eau de source abondante, ses environs garnis de forêts de sapins et ses cures de petit lait. À l'instar de Félix Métroz, qui demande l'autorisation en 1906 d'installer un jeu de quilles dans la station, les hôteliers cherchent à développer une offre toujours plus grande de divertissements et d'agréments pour satisfaire leurs hôtes. Ils prennent le parti d'embellir la station et de la rendre coquette. Ils vont même jusqu'à solliciter les autorités communales pour faire supprimer les fumassières aux abords de leurs établissements car les odeurs ne cessent d'incommoder les visiteurs. Mais leur bonne volonté ne suffit pas. La route carrossable fait défaut (elle ne sera construite qu'en 1930) et les hôtels de la station restent fermés durant les longs mois d'hiver. Les touristes délaisseront Fionnay, ses cimes et leurs glaciers. Subissant de plein fouet la crise de l'entre-deux-guerres, puis revendus aux sociétés hydrauliques entre 1950 et 1960 lors de la construction du barrage de Mauvoisin, les hôtels de Fionnay seront considérablement transformés voire rasés, sonnant le glas d'une période qualifiée d'âge d'or pour le tourisme du Haut Val de Bagnes.

Julie Lapointe Guigoz

Archiviste, Commune de Val de Bagnes

Bibliographie

Archives communales de Bagnes, Registres des protocoles des séances du conseil communal, 1858-1914.

Marthe Carron (et al.), *Éveil du tourisme dans le Val de Bagnes*, Le Châble, Commune de Bagnes, 1983.

Edmond W. Viollier, *Le Val de Bagnes, Chables, Lourtier, Fionnay, Canton du Valais (Suisse)*, Vevey, Edmond de la Harpe, [1902].



Fig. 1: Groupe de voyageurs quittant l'hôtel en direction de Chamonix, gravure (coll. privée)

Tête Noire en Trient : splendeur et misère d'un hôtel

Depuis l'été 1863 et le voyage de Thomas Cook dans les Alpes françaises et suisses, la vallée du Trient a connu un essor touristique sans précédent avec la construction de dizaines d'hôtels et de pensions entre Finhaut et Salvan. Avant cette date, le tourisme alpin était balbutiant mais néanmoins vivant avec la présence de quelques auberges qui hébergeaient des citadins ayant répondu à l'appel de la montagne et de ses contrées sauvages. Chamonix et le Mont Blanc ont joué pendant longtemps le rôle de catalyseur et ses alentours ont bénéficié de cette aura. C'est ainsi que l'itinéraire entre la station haut-savojarde et Martigny était régulièrement emprunté par les voyageurs. Deux tracés leur étaient proposés, le premier par le col de Balme, le second à flanc de coteau par la vallée du Trient et de l'Eau Noire. Si le premier était plus rapide et ainsi plus fréquenté, le second offrait plus de sécurité¹ et était plus rapidement praticable. Et comme le souligne Rodolphe Töpffer, « toute cette portion de la route nous semble supérieure, sous le rapport pittoresque et romantique, à ce que peut offrir celle du col de Balme ». En 1825, l'ingénieur cantonal Ignace Venetz avait en effet projeté la construction d'une route à chars avec le percement d'un tunnel à travers la barrière rocheuse de Tête-Noire et le franchissement du col des Montets, évitant ainsi aux voyageurs de devoir la contourner par les hauts. Le tunnel, qui a coûté 7000 francs, est terminé en 1836 et l'Auberge de la Couronne ouvre ses portes deux ans plus tard pour les touristes de passage (Fig. 1).

53

Les premiers hôtels de montagne valaisans

Il semble que l'accueil laisse à désirer comme le laisse supposer le voyageur Töpffer lors d'un de ses voyages en 1840 :

Il y a au plus noir de la Tête-Noire une maison isolée. C'est une petite auberge tenue par un Piémontais barbu et sa compagne mal peignée. Il vaut presque mieux y arriver de jour que de nuit. Ces gens ont emporté là le délabrement et la saleté. Ils nous servent sur une table sans nappe, dans une chambre sans meubles, quelques vivres misérables qui nous font le plus grand plaisir, pendant que deux hommes à figures de brigands tirent à la carabine tout auprès.²

1. IL N'EN A PAS TOUJOURS ÉTÉ AINSI CAR EN AMONT DE TÊTE NOIRE SE TROUVE LE LIEU-DIT « MAUPAS », AUTREMENT DIT LE « MAUVAIS PASSAGE » QU'ON PEUT INTERPRÉTER COMME « PASSAGE DANGEREUX ».

2. RODOLPHE TÖPFFER, *VOYAGES EN ZIGZAG. OU EXCURSIONS D'UN PENSIONNAT EN VACANCES DANS LES CANTONS SUISSES ET SUR LE REVERS ITALIEN DES ALPES*, ED. SLATKINE, GENÈVE, p. 217-218.

L'établissement est agrandi une première fois avec la création d'une salle à manger puis rehaussé d'un étage en 1851. Le désormais « Hôtel Pension de la Tête Noire », nom en cours déjà en 1844, devient l'un des hôtels alpins les plus connus et les plus fréquentés d'Europe.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, le trafic n'a fait que s'intensifier sur cette route, à tel point que les taxes qui y sont prélevées pour l'entretien et l'amélioration du réseau routier cantonal, selon la loi appelée Caisse des guides – 50 centimes par guide, par monture et par jour – représentent la moitié des recettes totales du canton.

C'est entre onze et une heure qu'il faut y être, [...] car il n'est pas rare de voir à la fois à ces heures une cinquantaine de voitures. [...] Les cochers qui arrivent, détellent, repartent ; les voyageurs qui descendent pour se restaurer ou changer de voitures, les touristes qui se dispersent pour admirer les splendeurs de la contrée, tout cela fait un va-et-vient des plus intéressants. Ajoutez-y quelques industries accessoires, un bazar, vrai musée d'objets et de curiosités alpestres, une boulangerie et une boucherie, dépendances obligées d'un hôtel isolé, et vous aurez le spectacle d'une véritable fourmilière.³

54

La nature sauvage de la vallée du Trient ne laisse personne indifférent et le monde politique et économique flaire le bon filon en créant des infrastructures visant à valoriser certains sites d'exception, comme la cascade de la Pissevache et son sentier, les gorges du Trient et ses passerelles, et plus tard la Pierre Bergère et ses balustrades. L'intérêt est de transformer la vallée en lieu de villégiature et plus seulement en lieu de passage. À Tête Noire, la dynamique est identique sous l'impulsion de Valentin Gay-Crosier (1834-1900) qui fait installer, en 1888, un belvédère dominant la vallée sur un rocher proche de son hôtel et surtout, quatre ans auparavant, des passerelles amenant au pont rocheux naturel découvert par les flotteurs du Trient, en 1883, dans le gouffre baptisé « Temple des Nymphes ». Le rocher du belvédère a disparu avec l'élargissement de la route actuelle. Le terme de « Gorges Mystérieuses » donné à l'endroit renforce le caractère singulier et impressionnant du spectacle qui s'offre aux visiteurs, en récompense de leur marche parfois vertigineuse qui dure, depuis l'hôtel, près d'une demi-heure. Les chemins gravissant les pentes alentour sont de plus en plus courus par les touristes en quête de sensations fortes. La vallée du Trient le leur rend bien avec ses paysages sauvages, à l'instar de l'Arpille et son magnifique panorama du Léman à la vallée du Rhône.

3. BENJAMIN BIOLEY, *LE PONT MYSTÉRIEUR DU GOUFFRE DE LA TÊTE-NOIRE*, ÉD. AGENCE BIOLEY, MARTIGNY-BOURG, 1889, p. 5.

Le 26 avril 1878, l'hôtel s'enflamme sous la toiture alors que les clients prennent leur repas du soir. On sonne le tocsin à Finhaut et les gens des Jeurs arrivent à la rescousse. Comme il n'existe aucun moyen pour combattre les flammes, l'énergie est mise à sauver ce qui peut l'être, notamment les bois sculptés et les pierreries du magasin. Également gérant des hôtels du Col de Balme, de Châtelard et de Barberine, fermés durant la mauvaise saison, le propriétaire Gay-Crosier avait entreposé la lingerie et la literie de ces hôtels dans son établissement de Tête Noire. Tout a brûlé ! Il semble que le sinistre soit parti d'un poêle et que l'incendie s'est rapidement propagé aux bardeaux du toit. Le bâtiment et le mobilier étant assurés, l'exploitation peut reprendre sans grande perte. C'est certainement après cet événement que le propriétaire profite d'ajouter un troisième étage à son établissement comme le montrent les images prises durant les années 1880.

À la fin du XIX^e siècle, au plus fort de sa fréquentation, le site de Tête Noire offre toutes les commodités au touriste qui y séjourne : 30 lits, table d'hôte, buvette, boulangerie, bazar, boucherie, four à pain, poste avec téléphone et télégraphe, remises pour les calèches et les voitures, buanderie. Avec également un jardin potager et un champ à proximité, le gérant de l'établissement peut satisfaire à presque tous les besoins de ses clients. Cela n'empêche pas quelques clients de faire des remarques dans le « livre des étrangers » : l'un se plaint du prix exorbitant de 1.50 franc pour une bouteille de bière médiocre (1889) ; un autre demande aux paroissiens de Trient d'élargir la route avant de songer à reconstruire leur église (1890) ; un troisième trouve le pays magnifique mais regrette qu'il ne soit pas en France (1901). Les voyageurs en transit à Tête Noire appartiennent à la classe sociale aisée : « propriétaire », « joailler », « artiste », « photographe », « négociant », « étudiant », « journaliste », mais aussi « Lady », « Madame », « sans profession », pour n'en citer que quelques-uns⁴.

La fréquentation de l'hôtel connaît une baisse significative dès 1906, passant de 828 nuitées en juillet-août 1890 à 290 en 1906, puis à 125 une année plus tard. Une des raisons de cette baisse se situe de l'autre côté de la vallée avec l'ouverture de la ligne de chemin de fer entre Martigny et Châtelard, traversant les villages de Salvan et de Finhaut. Mais elle n'est pas la seule. En effet, l'avènement de l'automobile raccourcit les temps de trajet et l'hôtel-pension devient petit à petit une halte plutôt qu'une étape. De même, l'élargissement de la route du Trient la rend plus agréable et une pause à Tête Noire ne s'impose plus nécessairement. Enfin, dans une perspective plus générale, les hauts sommets alpins ont tous été vaincus et l'attrait de la nouveauté s'est étiolé.

4. LIVRE DES ÉTRANGERS, 1887-1897, ARCHIVES PRIVÉES.

L'âge d'or est révolu et la Première Guerre mondiale va amplifier le mouvement en fermant la porte aux étrangers. À l'instar de la plupart des établissements du canton, l'hôtel qui ne comptait presque exclusivement que des clients étrangers, certains aux origines lointaines⁵, voit son activité réduite à une peau de chagrin. Ils ne sont par exemple plus que 31 en juillet-août 1921 et 30 l'année suivante, dont un tiers de Suisses.

Durant son existence, l'Hôtel de la Tête Noire a vu se succéder plusieurs propriétaires. Au départ de Valentin Gay-Crosier en 1889, après vingt ans d'exploitation, l'établissement est tenu successivement par Jacques Zimmerman et Daniel Kremer (1890-1893), Pierre Maurice Théodore David et sa sœur Marie-Louise épouse Bovet (1894-1904), Antoine Gay-Crosier (1904-1908), Alfred Tissières (1908-1912), Valentin Cretton (1912-1927), Gustave Meillard (1927-1935), Séraphin Gay-Crosier (1935-1941), son fils Sylvain (1941-1964) et finalement Michel Nicod.

Ce dernier va sonner le glas de l'établissement. Il l'achète en 1974 à Sylvain Gay-Crosier qui avait cessé son exploitation hôtelière dix ans plus tôt, hébergeant depuis lors des ouvriers de chantier. Ce Vaudois résidant dans le canton de Fribourg a l'intention d'y installer un atelier de remplissage de tubes fluorescents. Mais le bâtiment prend feu le mardi 5 février, un mois après avoir changé de propriétaire et les pompiers appelés sur place ne peuvent que constater les dégâts face à la virulence des flammes attisées par le vent violent. Assuré pour 400'000 francs, le bâtiment abritait du matériel estimé à plus d'un demi-million de francs. Plus tard, on apprendra que le feu n'était pas accidentel mais qu'il y avait eu volonté d'escroquer les assurances car le propriétaire récidivera dans d'autres cantons⁶. Comme l'hôtel n'a pas encore été payé, c'est l'ancien propriétaire Sylvain Gay-Crosier qui perçoit le montant de l'assurance.

En septembre 1975, l'armée met un point final à l'aventure de l'Hôtel de la Tête Noire en rasant les ruines du bâtiment, 145 ans après la construction de la première baraque. Actuellement, tout a disparu ! Traversant le site en voiture, nul ne peut deviner ce qui s'y est passé. Seuls demeurent le caractère sauvage des lieux et un panneau racontant en quelques lignes l'histoire glorieuse du site. Mais ne dit-on pas que la beauté est éternelle ? Il n'y avait aucune raison que ce qui avait su conquérir les esprits aventureux au XIXe siècle n'allait pas avoir le même effet sur la population d'aujourd'hui. En 1995, la Commune de Trient décide de restaurer les passerelles des Gorges Mystérieuses et de faciliter son accès par des échelles métalliques. Trois ans plus tard, le « Temple des Nymphes » se dévoile à nouveau aux yeux des touristes et autres curieux.

5. PAYS D'EUROPE, MAIS AUSSI AUSTRALIE, CANADA, ÉTATS-UNIS, INDES, INDONÉSIE, JAVA, SALVADOR, BRÉSIL.

6. L'EXPRESS, 13 JANVIER 1977, p. 21.

Bibliographie

Sandro Benedetti, *250 ans de tourisme entre Martigny et Chamonix*, in *Vallis Triensis*, 13/2017.

Jacky Gay-Crosier, *Tête-Noire 1800 à 2000*, 2014.

Myriam Perriard-Volorio, *Histoire du tourisme dans la Vallée du Trient (1860-1945) : naissance, âge d'or, déclin*, Mémoire de licence, Université de Neuchâtel, 1991.

Antoine Pitteloud, *Rodolphe Töpffer en Valais*, Lausanne, éd. L'Âge d'Homme, 2006.

AUTRICES ET AUTEURS DU DOSSIER VALAIS

Julie Lapointe Guigoz est archiviste et conservatrice du patrimoine à la Commune de Val de Bagnes (Valais) depuis 2012. Assistante à l'Université de Lausanne entre 2008 et 2011, elle a participé au projet de recherche FNS «Système touristique et culture technique dans l'Arc lémanique : acteurs, réseaux sociaux et synergies (1852-1914)» et à la création de la base de données biographiques «Biolemano», hébergée par l'UNIL. Sa thèse de doctorat porte sur l'histoire de l'hôtellerie lémanique et le développement des réseaux techniques entre 1830 et 1915.

Simon Roth, historien formé à l'Université de Fribourg, est bibliothécaire scientifique à la Médiathèque Valais-Sion depuis 2004. Au sein de cette institution, il est responsable du patrimoine imprimé valaisan. Cofondateur en 1997 des éditions *faim de siècle*, basées à Fribourg. Ses ouvrages et articles portent depuis 25 ans sur les figures intellectuelles, le monde du livre, de l'édition et du graphisme en Suisse romande.

59

Noémie Carraux, doctorante en histoire de l'art à l'Université de Lausanne, réalise une thèse sur le développement architectural des hôtels en Valais à la Belle Époque sous la direction de Dave Lüthi. Détentrice d'une bourse du Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne et du Service valaisan de la culture, elle étudie l'image touristique du Valais dans le journal *La Vallée du Rhône*. Son mémoire de master a porté sur les écoles du bureau Morisod & Furrer en Valais (Lausanne, UNIL, 2018). Elle est actuellement responsable de l'inventaire du patrimoine de plusieurs communes valaisannes (Vernayaz, Liddes, Saxon, St-Maurice).

Roland Flückiger-Seiler, historien de l'architecture diplômé de l'EPF de Zurich, est l'auteur de plusieurs publications sur l'histoire de l'hôtellerie et du tourisme suisse. Il a travaillé pendant de nombreuses années aux monuments historiques dans le canton et la ville de Berne. Entre 1993 et 1996, il dirige un projet du FNS sur l'histoire du développement de l'hôtellerie suisse (1830-1920) dont la synthèse paraît en deux volumes en 2001 et 2003. Initiateur du prix du jury «Hôtel/restaurant historique de l'année» et co-fondateur des «Swiss Historic Hotels», il est aussi président de la Fondation des archives hôtelières suisses depuis 2008. Son dernier livre s'intitule *Berghotels zwischen Alpweide und Gipfelkreuz.* (Zürich, Hier und Jetzt, 2015).

Sylvie Doriot Galofaro est enseignante au Centre scolaire de Crans-Montana. Elle a été membre du comité de Patrimoine suisse, section Valais romand, entre 2006 et 2018. Sa thèse de doctorat réalisée à l'Université de Lausanne sous la direction du professeur Philippe Kaenel porte sur l'histoire culturelle de Crans-Montana (Neuchâtel, Alphil, 2017). Son dernier ouvrage s'intitule *Jean-Marie Ellenberger (1913-1988), un architecte moderne : de l'aéroport de Genève à Super-Crans* (Genève, Slatkine, 2020). Elle a récemment créé l'association Art-Ethnovoyages qui organise des visites guidées, des voyages culturels, des cours et des conférences en histoire de l'art.

Jean-Charles Fellay, secrétaire général du Centre régional d'études des populations alpines (CREPA) à Sembrancher depuis plus de 30 ans, est l'auteur et co-auteur d'ouvrages sur la toponymie, l'histoire et la vie sociale de la région des Dranses. Il participe à plusieurs projets scientifiques en partenariat avec la Haute Ecole de Travail Social et l'Institut de tourisme de la HES-SO Valais Wallis. Dans l'ouvrage *Chroniques des Dranses. Des archives racontent l'Entremont* (Sembrancher, CREPA, 2011), il a écrit près d'une cinquantaine d'articles en exploitant les archives écrites et orales conservées par le Centre.

Chroniques

Histoires de guides

Les guides Baedeker, éducateurs des touristes

En 1853, le *Guide Joanne* de la Suisse assurait que les «touristes encore inexpérimentés [devaient] apprendre l'art, plus difficile qu'on ne le croit généralement, de bien voyager.» Pour communiquer aux voyageurs le mieux possible, en effet, les codes et les modes du nouveau type de voyage qu'était le tourisme au XIX^e siècle, les auteurs de guides leur dispensent de nombreux conseils. Durant tout le siècle, ils consacrent plusieurs pages à des recommandations et, parfois, à des réprimandes. En voici une, tirée du *Baedeker* de 1874, qui indique les coûts que doivent supporter les moines pour héberger les voyageurs à l'hospice du Grand-Saint-Bernard – et dont ces derniers esquivent le paiement.

«L'hospice du Grand St-Bernard (2472 m.), situé au sommet du passage, se compose de deux grands bâtiments, l'un avec un grand nombre de chambres séparées par des cloisons de bois et disposées pour recevoir les voyageurs ; le plus petit (Hôtel St-Louis), refuge en cas d'incendie, est le grenier et la demeure des voyageurs pauvres. Quand on arrive, une cloche dans le vestibule appelle un des religieux qui vient souhaiter la bienvenue à l'étranger, lui indique une chambre et lui procure à boire et à manger. Si l'on arrive peu de moments avant le dîner ou le souper (midi ou 6h.), on prend place à la table des religieux, qui sont pour la plupart des hommes instruits. Ils donnent des renseignements avec la plus grande prévenance. Le voyageur est logé et nourri (maigre le vendredi et le samedi) gratuitement ; mais, s'il n'est pas indigent, il déposera dans le tronc au moins l'équivalent de ce qu'il aurait payé dans un hôtel. [...]

Le couvent était très-riche au moyen âge ; sa destination philanthropique lui attirait une foule de dons et de protecteurs puissants, parmi lesquels se distinguaient les empereurs d'Allemagne. Ces richesses ont disparu dans le cours des siècles ; les 30 à 40 000 Fr. que réclame son entretien, proviennent des subventions des gouvernements français et italien, ainsi que de collectes faites chaque année en Suisse ; les dons des voyageurs sont pour une bien faible part dans cette somme. La maison a accueilli dans ces dernières années 16 à 20 000 voyageurs par an : 2 000 à peine ont payé quelque

chose, encore n'ont-ils donné, en moyenne, que la moitié d'un prix d'auberge. Cependant les frais d'administration augmentent. Les vivres viennent pour la plupart d'Aoste ; pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, environ 20 chevaux et mulets sont occupés chaque jour à aller chercher le bois de chauffage dans la vallée de Ferret, éloignée de 4 lieues.»

Extrait de : Karl Baedeker, *La Suisse et les parties limitrophes de la Savoie, de l'Italie et du Tyrol. Manuel du voyageur*, Leipzig, K. Baedeker éd., 1874, p. 247-248.

Ariane Devanbéry

Edward Whymper, observateur du tourisme en Valais
dans les années 1860

En 1873, Adolphe Joanne, l'auteur des guides qui deviendront les *Guides Bleus*, publie chez Hachette en traduction les *Escalades dans les Alpes, de 1860 à 1869*, du britannique Edward Whymper. Au-delà des récits d'ascension, Whymper s'y révèle un observateur attentif et volontiers critique du tourisme en Valais au milieu du XIXe siècle. Voici deux extraits, le premier sur les petits mendiants, et le second sur certains effets des randonnées en montagne.

«Le 10 juillet, je me rendis avec Croz à Sierre, dans le Valais, par la Tête Noire, le col de la Forclaz et Martigny. Le versant suisse de la Forclaz ne fait pas honneur à la Confédération helvétique. Si le chemin a été amélioré, les mendiants qui l'infestent y nuisent singulièrement à la beauté du paysage.

Nous dépassâmes un piéton qui gravissait péniblement cette fournaise, persécuté par de vrais troupeaux d'enfants parasites. Ces malheureuses petites créatures pullulent tout le long du chemin comme des vers dans un fromage pourri. Chaque enfant porte un panier de fruits avec lequel il harcèle sans relâche le touriste fatigué. Ils voltigent autour de lui comme un essaim de mouches, lui mettent incessamment leurs paniers sous le nez, l'assomment de leurs obsessions. Méfiez-vous en ! ne goûtez pas leurs fruits ; n'y touchez pas. Chaque pêche, chaque raisin veut pour ces enfants la rançon d'un roi. Inutile de vous mettre en colère ! autant essayer de chasser des guêpes : ils n'en bourdonnent que davantage. Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, le résultat sera le même : «Donnez-moi quelque petite chose.» Voilà l'alpha et l'oméga de toutes leurs requêtes. Ils apprennent, assure-ton, cette phrase par cœur avant de savoir l'alphabet ; elle sort de toutes les bouches. Depuis le petit bonhomme gros comme le poing jusqu'à la jeune fille de seize ans, tous répètent en chœur : «Donnez-moi quelque chose ; ayez la bonté de me donner quelque chose !»

«Vis-à-vis de l'hôtel du Mont-Rose [à Zermatt], on voit presque toujours deux douzaines de guides français, suisses et italiens, bons, médiocres ou mauvais, assis sur le petit mur ; les uns attendent les touristes qui les ont retenus à l'avance ; les autres ceux qui les engageront à leur service. Ils épient l'arrivée des voyageurs et calculent d'après leur physionomie quelle somme ils pourront extraire de leurs poches. Les *messieurs*, accoutrés parfois d'une étrange façon, forment des groupes devant la façade de l'hôtel, les uns debout, d'autres assis,

d'autres enfin paresseusement étendus sur les bancs placés des deux côtés de la porte. Leurs chaussures sont généralement extraordinaires ; leurs coiffures des plus excentriques. Leurs figures gonflées, pelées, bourgeonnées par l'air des montagnes, offrent de curieux sujets d'étude. Grâce à des soins constants, à un travail incessant, quelques habiles, quelques privilégiés, ont pu acquérir un teint d'une belle couleur de brique cuite ; le plus grand nombre, toutefois, ne jouit pas de ce rare et incomparable avantage. Ils ont été brûlés sur les rochers et rôtis sur les glaciers. Une sorte de gomme visqueuse pareille à la térébenthine a suinté de leur visage bouffi et craquelé comme une potiche, a coulé le long de leurs joues et s'y est desséchée en larges plaques, comme la résine sur le tronc des vieux pins. Quelquefois, en voulant l'ôter, ils ont enlevé de grands lambeaux de leur peau ; alors leur cas est devenu désespéré ! En vain ont-ils appelé à leur secours canifs et ciseaux ; en vain se sont-ils efforcés le plus délicatement possible d'étendre sur leurs joues une teinte uniforme. Soins superflus ! Égarés par leur folle ambition, ils ont continué leur traitement jusqu'à ce qu'ils aient réduit leur malheureux visage à l'état de ruine complète. Regardez ces lèvres gercées, ces joues gonflées, ces yeux injectés de sang, et ce nez, ce nez tout pelé qui défie toute description !

64

Tels sont les plaisirs du montagnard. Les nouveaux arrivés comparent avec un mépris moqueur ces figures bizarres à la peau délicate de leur visage rosé et de leurs mains blanches ; ils ne se doutent guère qu'eux aussi seront peut-être bientôt classés parmi ceux qu'ils tournent en ridicule.»

Accrochée au dernier mot, cette note en bas de page : «J'ai saisi cette occasion pour présenter au lecteur quelques-uns des principaux amateurs de courses de montagnes à notre époque.»

Extraits de : Edward Whymper, *Escalades dans les Alpes, de 1860 à 1869*, traduit par Adolphe Joanne, Paris, Hachette, 1873, p. 274-275 et 284-287. (Le livre a été réédité chez Hoebeke en 2021.).

Ariane Devanthery

Publications, comptes rendus, recherches

Marc Forestier, *La vie épistolaire d'Henriette d'Angeville, volume 1 : La Reine du Mont-Blanc* ; volume 2 : *Lettres à la famille David*, La-Joux, éditions Histoires du Haut, 2021.

Dans le livre d'or de la Croix de Flégère, un des belvédères les plus accessibles de Chamonix, on peut lire l'inscription suivante, signée par Henriette d'Angeville le 24 juillet 1838 : « Vu le Mont Blanc dans toute sa gloire et grelotté ici ». Qui aurait cru que cette même personne parviendrait seulement quelques semaines plus tard au plus haut sommet des Alpes ? L'ascension fût observée comme de coutume par les touristes dans la vallée, et notamment par un couple d'Anglais qui, le 4 septembre 1838, rédigèrent le commentaire suivant dans le même livre d'or :

« Sir Thomas et Lady Cullum sont venus ici pour assister à l'ascension du Mont Blanc par Mlle D'Angeville, la première dame qui a réussi à atteindre le sommet du Mont Blanc, que son parti semble avoir accompli à 12 heures le deuxième jour après leur départ de Chamonix. »

Pour lord et lady Cullum, qui retrouvèrent Henriette d'Angeville à son retour du sommet, l'exploit contribua à la cause féministe : « Quelle gloire pour les femmes ! »

Or cette conquête du Mont-Blanc était en réalité la deuxième réalisée par une femme, Marie Paradis

ayant atteint le sommet en 1808, et d'autres commentateurs étaient moins cléments envers Henriette d'Angeville. L'artiste genevois Charles Dubois la surnomma un « grenadier en jupons », tandis que plusieurs historiens dénigrèrent son exploit, le qualifiant d'« ascension mondaine », ou d'action d'« une vieille fille » n'ayant personne d'autre que la montagne à aimer. L'évènement marqua néanmoins un jalon important dans l'histoire de l'alpinisme, et de nombreux grimpeurs et personnalités, dont Charles Hudson, Lady Bulwer, ou encore Delphine de Girardin, lui rendirent hommage.

Issue d'une famille aristocratique peu fortunée du Jura français, Henriette d'Angeville avait déjà 48 ans lorsqu'elle entreprit son expédition. Née sous la Terreur, elle était une réactionnaire férue de Xavier de Maistre. Elle porta un toast au Comte de Paris au sommet du Mont-Blanc et, lorsque le mouvement révolutionnaire en 1848 menaça Genève, voulut échapper, selon ses propres mots, « à un coup rouge ».

Adeptes de Voltaire et amie de militantes féministes, elle choisit très tôt de rester célibataire. Sa devise,

«vouloir c'est pouvoir», indique son caractère bien trempé et sa soif d'indépendance. C'est elle qui organisa tous les détails de l'ascension, y compris l'engagement de Joseph Couttet et de cinq autres guides. Elle assura aussi sa propre promotion en croquant sur le vif différentes scènes. Ses esquisses, et notamment son portrait désormais célèbre en robe de tartan écossais, furent par la suite transformées à l'aide de sept artistes genevois en 49 illustrations contenu dans un «Album du Mont-Blanc». Le livre coûta malheureusement trop cher pour être édité de son vivant.

Si Henriette d'Angeville reste connue aujourd'hui, c'est uniquement à cause de son ascension du Mont-Blanc. Une locomotive porte d'ailleurs son nom au départ de la Mer de glace. Grâce aux deux volumes édités avec soin par Marc Forestier, ancien directeur des Parcs naturels régionaux du Haut-Jura, différents pans de sa vie passée entre la France et la Suisse sont éclairés. Mais l'auteur ne consacre que dix-sept pages à son ascension (on apprend par exemple que son «activité fébrile», la veille du départ, l'empêcha de dormir), et n'aborde jamais le texte qu'elle rédigea par la suite.

Dans l'avant-propos, Marc Forestier remercie près de soixante personnes issues des deux pays et rattachées à différentes institutions (archives, musées, médiathèques, etc.), indiquant l'ampleur de ses recherches. Le premier volume, organisé en 41 chapitres thématiques, offre ce que la préface nomme une «bio-chronique» de la vie au XIX^e siècle,

ressemblant à un album de souvenirs ou à une brocante dans laquelle le lecteur peut chiner des pépites d'information sur la bonne société du Bugey, mais également de Ferney, Genève et Lausanne, où Henriette d'Angeville passa la plus grande partie de son existence. Le second volume, richement illustré tout comme le premier, est consacré à sa période de Ferney, et retranscrit 83 lettres datées entre 1853 et 1862, retrouvées dans les archives de la famille Lambert-David. Chaque lettre est minutieusement annotée et accompagnée d'un bref résumé contextuel.

C'est sans doute la période pendant laquelle Henriette d'Angeville vécut à Ferney et en Suisse qui intéressera le plus nos lecteurs. Installée juste en face du Château de Ferney en 1851, elle y séjourna douze ans et fit très vite la connaissance de la famille David, les châtelains, ainsi que de nombreux autres membres de la bourgeoisie genevoise, dont Henriette Rath, artiste et fondatrice du musée portant son nom. Comme ses contemporains, elle s'adonna aux albums, plusieurs d'entre eux ayant trait à ses voyages. Seul son album du Grand-Saint-Bernard, contenant une inscription de Désiré-Raoul Rochette, a survécu et se trouve aujourd'hui au Musée historique de Lausanne.

Elle collectionna également des vues lithographiées, un cabinet de curiosités, ainsi que des autographes, dont celle de Horace-Bénédict Saussure, point d'orgue de sa collection, qui fut acquise par la Bibliothèque publique

et universitaire de Genève en 1887. En 1860, Henriette d'Angeville résida deux mois à Lausanne dans une pension, où elle devint l'amie de Jean-Jacques Mercier et passa ses soirées à jouer au whist. Entre 1862 et 1865, elle s'installa à la rue Caroline ; elle y rédigea un journal, déposé au Musée historique de Lausanne, qui raconte notamment les nombreux concerts auxquels elle assista et son ascension de l'Oldenhorn à 69 ans. Ses collections furent malheureusement dispersées après sa mort, survenue à Lausanne en 1871. Mais, grâce au travail exhaustif de Marc Forestier, nous en savons désormais beaucoup plus sur cette femme remarquable, et de même sur son époque.

Patrick Vincent

Vie de l'association

Visites guidées de l'été 2021

L'Association culturelle pour le voyage en Suisse propose depuis 1997 dans le cadre de l'été culturel lausannois des visites guidées à deux voix : Histoire et littérature en balade. 2020 a été la seule année blanche, Covid oblige. Mais 2021 nous a vu.e.s renouer avec nos habitudes et proposer 5 balades parmi nos préférées, chacune à deux reprises.

C'est ainsi avec un immense plaisir que l'on a présenté un florilège très subjectif et qu'on s'est mis.es en marche à la suite de :

- Le trajet d'une écrivaine : hommage à Anne Cuneo (2015)
- Sur les pas d'un voyageur russe à Lausanne en 1789 (Nikolai Kamanzine) (2014)
- 1760 : Casanova à Lausanne (2018)
- La vieille ville et les écrivains voyageurs (1997)
- Hygiène, confort et nature : petite histoire du quotidien (2000)

69

Malgré la période compliquée et l'organisation parfois délicate que représentait alors toute réunion – même en extérieur –, l'équipe des guides a donné ces balades avec un bonheur renouvelé. Comme l'indiquent les dates de création de nos promenades culturelles, certaines nous accompagnent depuis plus de 20 ans maintenant et... continuent non seulement à nous plaire, mais plaisent aussi visiblement à nos promeneurs. Ces balades sont à chaque fois l'occasion d'échanges très intéressants, avec récemment la participation de visiteurs plus jeunes et d'étudiants.

Quelle que soit l'organisation des étés lausannois dans le futur, l'équipe des guides espère pouvoir en faire partie et continuer à créer et reprendre des visites sympathiques et cultivées, qui mêleront encore et toujours littérature et histoire, deux disciplines qui se complètent si bien.

Procès-verbal de l'Assemblée générale 2020-2021

Vendredi 5 novembre 2021, 18h30, Salle du Sénat,
Palais de Rumine, Lausanne

Présents : Antoinette et Jean-Pierre Charon Waters, Didier Coigny, Ariane Devanthéry, Ernest Fanti, Luc Hinz, Béatrice Lovis, Mireille Jemelin, Denis Rohrer, Guillaume Poisson, Laurent Tissot, Daniela Vaj, Michel et Anne Vincent, Patrick Vincent

Excusés : Andreas Bürgi, Shih-Yi Huang, David Lüthi, Marie-Louise Heller, Thierry Malvesy, Rafael Matos-Wasem, Jean-Claude Mühlethaler, Mathieu Narindal, Claude Reichler, Catherine Seylaz, Plemenka Soupitch, Jean-Claude Sperisen, Danièle Tosato-Rigo

1. Salutations et approbation de l'ordre du jour

70 Le Président salue tous les membres présents, y compris parents et enfants. Il remercie Gilles Borel pour sa visite guidée de l'exposition « Froid » et Ariane Devanthéry d'avoir organisé la visite et la mise à disposition de la salle du Sénat au Palais de Rumine.

2. Approbation du procès-verbal de l'Assemblée Générale de 2019

Le procès-verbal est accepté.

3. Rapports et approbation des comptes

- Du président

Comme toutes les activités d'associations, les activités de l'ACVS ont été passablement perturbées par la pandémie. Le tourisme en Suisse a par contre connu un renouveau tandis que l'engouement pour les sentiers culturels et la redécouverte de notre patrimoine indique une volonté de voyager de manière plus intelligente. La mission de l'ACVS, de promouvoir les études et les initiatives ayant trait à la connaissance des voyages en Suisse et dans les Alpes, reste donc attrayante et intéressante.

Le comité de l'ACVS a pu se réunir quatre fois en visioconférence depuis mars 2020, et malgré une série d'annulations, a réussi à organiser plusieurs

événements et à produire deux bulletins de grande qualité. Le président, Patrick Vincent, rend hommage à un comité à la fois disponible et engagé. Il souligne le fait que le temps dévoué à la vie associative est devenu une denrée rare et remercie les huit membres, et notamment Luc Hinz, Madline Favre, et Mathieu Narindal, ainsi que notre vérificatrice des comptes, Chantal Delay, qui assurent la bonne marche de l'association.

En 2020, l'ACVS a dû renoncer pour la première fois en plus de vingt ans à ses traditionnelles visites estivales et a aussi décidé de ne pas organiser son excursion annuelle, de même que son assemblée générale, qui devait se tenir en novembre dernier à la suite d'une visite guidée de l'exposition « Exotic ? ». Parmi les événements que le comité a pu maintenir, il y a eu la « soirée de rêverie romantique », organisée fin février 2020 dans le cadre des Journées du Romantisme au Château de Chillon et l'organisation en mars 2021 de plusieurs activités dans le cadre du Festival « Histoire & Cité » : un « Voyage virtuel dans le massif de Viaticalpes » organisé par Claude Reichler et Daniela Vaj, une visite sur les pas de Gibbon à Lausanne avec Ariane Devanthery et Sophie Wolf, ainsi qu'une table ronde sur « l'Hôtel suisse et ses voyageurs » animée par Laurent Tissot. En été 2021, Ariane Devanthery, Sophie Wolf et Pierre Lauper ont pu reprendre leurs visites guidées en ville de Lausanne. Enfin, en août 2021, douze membres ont fait une traversée éclair du Léman pour aller découvrir le domaine de Ripaille. Le président remercie le comité qui a animé ces activités, et tous les membres qui y ont participé.

71

Pendant cette même période, l'ACVS a produit deux bulletins, le 21^{ème} sur le thème de l'hôtellerie, dirigé par Laurent Tissot, et le 22^{ème} sur les voyages scientifiques, dirigé par Nathalie Vuillemin. Un nouveau comité de rédaction formé de trois membres, Claude Reichler, Danièle Tosato-Rigo, et Ariane Devanthery, a corrigé les textes, tandis que Madline Favre a assuré la mise en page. Le président remercie toutes les personnes qui ont contribué au succès de ces deux bulletins, et notamment tous les auteur.e.s ainsi que la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne qui verse depuis de nombreuses années un précieux subside pour leur impression.

Parmi les décisions prises par le comité en 2020-21, on peut mentionner la proposition d'envoyer de manière ponctuelle une lettre électronique aux membres touchant aux conférences, colloques, et expositions sur le voyage en Suisse. Le comité a aussi accepté de soutenir un projet de catalogue d'exposition piloté par Daniela Vaj, et a signé une nouvelle collaboration avec le Centre interdisciplinaire de recherches sur la montagne à l'UNIL (CIRM).

Le président termine son rapport en évoquant l'état actuel des membres. En date du 15 octobre 2021, ils étaient quatre-vingt-quinze membres privés et trois membres institutionnels. Neuf nouveaux membres ont adhéré depuis 2020 : Lone Le Floch ; Agnès Alberganti ; Thierry Malvesy ; Julie Lapointe Guigoz ; Miguel Gregori ; Martin-Georges Chevallaz ; Christelle Monnet ; Guillaume Favrod ; et Mario Wannier. Le président exprime sa vive reconnaissance à celles et ceux qui ont versé leur cotisation annuelle, et tout particulièrement aux membres qui ont fait des dons parfois très généreux. Ces dons permettront à l'association d'asseoir ses finances, et ainsi de continuer à produire un bulletin attractif, de mieux faire connaître l'association et de réaliser d'autres projets tels qu'une nouvelle exposition itinérante.

- Du trésorier

72 Le trésorier, Luc Hinz, présente les comptes de deux exercices, 2019-2020 et 2020-2021. Les comptes de l'association sont équilibrés et stables, avec des actifs variant entre CHF 10'874.68 (au 30.09.2020) et 13'070.58 (au 30.09.2021). Pendant le premier exercice, l'ACVS a enregistré CHF 814.50 de produits et CHF 1360.60 de charges, d'où une perte de CHF 546.10. Pendant le second exercice, par contre, elle a enregistré CHF 6'830 de produits contre CHF 4'634.10 de charges, ce qui a donné un bénéfice de CHF 2'195.90. Le trésorier a signalé que les produits provenaient pour une moitié des cotisations, pour l'autre de différents subsides. Un membre demande pourquoi il y a un si grand écart entre les cotisations en 2020 et 2021. Le comité répond qu'à cause de la diminution des activités liée à la pandémie, il n'a pas souhaité envoyer des rappels en 2020, mais que le manque à gagner a été largement comblé en 2021.

- De la vérificatrice des comptes

La vérificatrice des comptes, Chantal Delay, souligne que les comptes sont très bien tenus et elle recommande à l'assemblée de donner décharge au comité.

L'assemblée approuve les comptes par acclamation. Décharge est donnée au comité et le trésorier est remercié pour son excellent travail.

4. Élection des membres du comité

Selon les statuts, «un comité, formé de 5 à 10 membres, administre l'Association. Il s'organise librement. Ses membres et le président sont élus pour deux ans par l'assemblée générale. Ils sont rééligibles sans restriction».

Tous les membres du comité sont arrivés en fin de mandat entre 2020 et 2021, et huit des neuf souhaitent se représenter. Il s'agit de : Ariane Devanthery, Luc Hinz, Mathieu Narindal, Claude Reichler, Danièle Tosato-Rigo, et Patrick Vincent, tous élus en 2018 ; et Daniela Vaj et Laurent Tissot, élus en 2019. Madline Favre, qui a cumulé la gestion du bulletin avec celle des membres, souhaite quitter le comité mais continuera à se charger de la mise en page du bulletin. Le comité la remercie de tout le travail accompli. Une candidate, Marisa Schmid, est proposée pour la remplacer comme secrétaire. Commissaire professionnelle à l'administration publique du Canton de Vaud, elle est membre de l'ACVS depuis très longtemps et a participé à beaucoup de ses activités.

Les neuf membres du comité sont élus par acclamation.

73

Le président saisit l'occasion pour annoncer qu'Ariane Devanthery et Daniela Vaj ont accepté de le remplacer en tant que co-présidentes de l'association. Historienne de la culture, grande spécialiste du guide de voyage, Ariane Devanthery est responsable du patrimoine mobilier et immatériel au Service des affaires culturelles du Canton de Vaud. Daniela Vaj est également historienne et a longtemps travaillé comme spécialiste en information documentaire au Centre des sciences historiques de la culture à l'UNIL, où elle était responsable scientifique de la plateforme ViaticAlpes et ViaticImages. Leurs connaissances scientifiques, leur expérience de la médiation culturelle, et leurs larges réseaux associatifs et universitaires sont des atouts importants, qui aideront l'ACVS à se développer.

Un cadeau est remis à Guillaume Poisson, qui a œuvré plus de dix ans au comité et a énormément contribué à l'ACVS, notamment en tant que responsable de l'exposition itinérante et du bulletin.

5. Bulletin

Le comité souhaite pouvoir décider à l'avance de thèmes échelonnés sur plusieurs années.

Les thèmes suivants ont été proposés :

- Numéro sur la Suisse et la mort
- Numéro sur le chocolat
- Numéro sur les objets du voyage
- Numéro sur les livres d'or
- Numéro sur le voyage ethnologique en Suisse
- Numéro sur le Lac Léman
- Numéro sur le Valais

Le comité a déjà choisi les deux prochains numéros, le premier sur le Valais et le suivant sur le chocolat. Le projet sur les objets viatiques est reçu avec beaucoup d'enthousiasme.

6. Expositions, conférences, projets scientifiques en 2022

74

Daniel Vaj présente son projet d'exposition en 2022 sur les photos stéréoscopiques à la Médiathèque du Valais, en collaboration avec le CIRM. Le comité a accepté de soutenir le projet et notamment d'aider à la recherche de fonds pour le catalogue d'exposition.

7. Sortie annuelle

Le comité propose plusieurs possibilités de sorties tout en souhaitant décider de la destination finale au printemps :

- Visite guidée de l'exposition sur les voyages stéréoscopiques à la Médiathèque du Valais + activité annexe
 - Tour en voile latine entre Chillon et Meillerie à bord de la Demoiselle, en lien avec l'association Réseau PatrimoineS (RPS)
 - Visite du Gothard, notamment pour découvrir le nouveau musée.
 - Visite de Chamonix, nuit à l'Hôtel du Montenvers, activité avec les Amis du vieux Chamonix.

8. Lausanne estivale

Ariane Devanthery explique que les visites guidées à Lausanne ont pu reprendre entre le 22 juillet et le 12 août 2021, dans le cadre de deux manifestations culturelles, Riposte ! et Culture Debout ! Cinq différentes visites guidées ont été présentées à raison de 2 fois chacune. Des appareils auditifs ont été achetés par l'ACVS pour améliorer l'expérience des participants et se montrer responsable en ces temps de situation sanitaire instable. On espère que ces visites pourront être reconduites en 2022.

9. Divers

Il n'y a pas de divers. La séance est levée à 19h30.

*Procès-verbal : Patrick Vincent,
revu par Ariane Devanthery*

Membres ACVS

Agnès Alberganti	Lausanne	Marie-Louise Heller	Lausanne
David Auberson	Lausanne	Luc Hinz	Romanel-sur-Lausanne
Monika Aubert-Wittlin	Blonay	Shih-Yi Huang	Bassecourt
Carmen Azam	St-Sulpice	Mireille Jemelin	Ollon
Rossella Baldi	Neuchâtel	Marie-Claude Jequier	Pully
Heidi Böhler	Coppet	Adriano Laini	Lausanne
Claude-Anne Borgeaud	Lausanne	Julie Lapointe Guigoz	Val de Bagnes
Simona Boscani Leoni	Berne	Lone Le Floch	Prangins
Danijela Bücher	Prangins	Michel Lechevalier	Paris
Andreas Bürgi	Zürich	Bertrand Lévy	Genève
Jean-Daniel Candaux	Genève	Béatrice Lovis	Prilly
Marta Caraion Blanc	Lausanne	Marie-Angèle et Claude Lovis	Porrentruy
Ingrid Cartier	Nyon	Aurélie Luther	Neuchâtel
Alain Cernuschi	Neuchâtel	Dave Lüthi	Lausanne
Antoinette et Jean-Pierre Charon Wauters	Cully	Jérémie Magnin	Lausanne
Pierre Chessex	Vevey	Thierry Malvesy	Colombier
Martin-Georges Chevallaz	Epalinges	Renato Martinioni	Minusio
Erik Chrispeels	Prangins	Rafaël Matos-Wasem	Sion
Didier Coigny	Lausanne	Pierre-François Mettan	Sion
Francine Crettaz	Lausanne	Christelle Monnet	
Maurice De Stürler	Le Locle	Dominique Monney	Bulle
Chantal et Vincent Delay	Lausanne	Sylvie Moret-Petrini	Vuadens
Armand Deuvaert	Grandvaux	Jean-Claude Mühlethaler	Ecublens
Ariane Devanthery	Lausanne	Mathieu Narindal	Herisau
Rose-Marie Devanthery	Clarens	Dolores Philipps	Lausanne
Michel Dousse	Romont	Léa et Guillaume Poisson	Pully
Christophe et Line Dutoit	Charmey	Claude Reichler et Dominique Gold	Lausanne
Ernest Fanti	Sion	Emmanuel Reynard	Savièse
Madline Favre	Chavannes-près-Renens	Raphaël Rivier	Bex
Guillaume Favrod	Clarens	Maria Rohner	Sion
Fiona Fleischner	Neuchâtel	Denis Rohrer	Lausanne
Monique Gächter	Mörschwil	Anna et François Rosset	Ecublens
Gilles Gautier	Lausanne	Frédéric Rossi	Gollion
Miguel Gregori	Genève	Marisa Schmid	Ecublens
Adrien Guignard	Romainmôtier	Marie-Noëlle Schwab-Uldry	Giffers
Marie-Jeanne Heger-Étienne	Bussy- Saint-Georges (F)	Rita Schyrr	La-Tour-de-Peilz

Catherine Seylaz-Dubuis Boussens
Eléna Sezgi-Esen Lausanne
Plem Soupitch La Conversion
Gisèle et Jean-Claude Spérisen Corseaux
Jacques et Evelyne Spérisen Avry-sur-Matran
Grégoire Testaz Le Sentier
Laurent Tissot Lausanne
Danièle Tosato-Rigo Lausanne
Daniela Vaj Carouge
Françoise Vannotti Les-Mayens-de-Sion
Anne et Michel Vincent Vufflens-le-Château
Sonia et Patrick Vincent Neuchâtel
Daniel Vulliamy Genève
Mario Wannier St-Légier
Sophie Wolf La Chaux-de-Fonds

77

Archives de la Ville de Lausanne Lausanne
BCU - Service des Périodiques Fribourg
BCU - Service des Périodiques Lausanne
BGE - Service des Périodiques Genève
Bibliothèque, Faculté des lettres et sciences humaine, Université de
Neuchâtel Neuchâtel
Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne Bramois
Hotelarchiv Schweiz / Archives Hôtelières Suisse Lausanne
Institut Benjamin Constant Lausanne
Les Amis du Vieux Chamonix Chamonix-Mt. Blanc
Musée national suisse Prangins



Les membres du comité

Ariane Devanthery coprésidente, historienne de la culture, Service des affaires culturelles du Canton de Vaud

Daniela Vaj coprésidente, historienne, ancienne responsable de la plateforme Viaticalpes / Viatimages, CIRM, Université de Lausanne

Marisa Schmid secrétaire de l'association, commissaire professionnelle, administration publique du Canton de Vaud

Luc Hinz trésorier, Quantitative Investment Manager, Romanel-sur-Lausanne

Mathieu Narindal historien, enseignant

Claude Reichler professeur honoraire, Université de Lausanne

Laurent Tissot professeur honoraire, Université de Neuchâtel

Danièle Tosato-Rigo professeure honoraire, Université de Lausanne

Patrick Vincent professeur, Université de Neuchâtel

Cotisation annuelle 2021

Membre individuel: Frs. 25.–

Membre étudiant: Frs. 15.–

Membres couple: Frs. 40.–

Membre collectif ou bienfaiteur: à partir de Frs. 100.–

CCP 17-173783-1

IBAN CH83 0900 0000 1717 3783 1

ASSOCIATION CULTURELLE POUR LE VOYAGE EN SUISSE

UNIL – FACULTE DES LETTRES – ANTHROPOLE – 1015 LAUSANNE

www.levoyageensuisse.ch info@levoyageensuisse.ch

Ce bulletin a bénéficié du soutien de la Faculté des lettres
de l'Université de Lausanne

